

LES SPIRITES TOLSTOI

Licence Encyclopédie Spirite

Copyright (C) 2006 Encyclopédie Spirite - Mars 2006

<http://www.spiritisme.net>

spiritisme@spiritisme.net

Considérant l'objectif de base de l'Encyclopédie Spirite de mettre gratuitement à la disposition de toute l'Humanité les éléments de base du Spiritisme, les documents mis à disposition sur le site Internet de l'Encyclopédie Spirite peuvent être copiés, diffusés et utilisés dans les conditions suivantes :

1. Toute copie à des fins privées, à des fins de recherches, d'illustration ou d'enseignement est autorisée.
2. Toute diffusion ou inclusion de tout ou partie de ce document dans une autre œuvre ou compilation doit faire l'objet d'une autorisation écrite de l'Encyclopédie Spirite et doit :
 - a. Soit inclure la présente licence s'appliquant à l'ensemble de la compilation ou de l'œuvre dérivée.
 - b. Soit, dans le cas d'extraits ou de citations limitées à moins de 1000 caractères, mentionner explicitement l'origine de la partie extraite comme étant l'Encyclopédie Spirite et en indiquer l'adresse Internet, afin de permettre aux intéressés de retrouver facilement et gratuitement l'intégralité du document.
3. Cette licence qui accompagne chaque fichier doit être intégralement conservée dans les copies.
4. La mention du producteur original doit être conservée, ainsi que celle des contributeurs ultérieurs.
5. Toute modification ultérieure, par correction d'erreurs, mise en forme dans un autre format, ou autre, doit être indiquée. L'indication des diverses contributions devra être aussi précise que possible, datée, et envoyée à l'Encyclopédie Spirite.
6. Ce copyright s'applique obligatoirement à toute amélioration par simple correction d'erreurs ou d'oublis mineurs (orthographe, phrase manquante, ...), c'est-à-dire ne correspondant pas à l'adjonction d'une autre variante connue du texte, qui devra donc comporter la présente notice.

LES PERSONNAGES

LEONIDE FEODOROVITCH ZVESDINTZEV, un officier en retraite de la garde à cheval, grand propriétaire, possédant 24 000 dessiatines dans différentes provinces. Un sexagénaire très bien conservé, de manières distinguées, doux et agréable. Il croit au spiritisme et aime à impressionner les autres par ses récits.

ANNA PAVLOVNA ZVESDINTZEV, sa femme, a beaucoup d'embonpoint et cherchant à se rajeunir ; très à cheval sur les convenances ; méprise son mari, croit aveuglément au médecin ; caractère très irascible.

BETSY, leur filles, vingt ans, très mondaine, des manières cavalières ; porte un pince-nez ; coquette et rieuse ; parle vite et très distinctement en pinçant les lèvres.

WASSILI LEONIDOVITCH, leur fils, vingt-cinq ans, a terminé son droit, sans occupation déterminée, membre de la société vélocipédique, de la société des courses et de la société pour l'amélioration de la race des lévriers russes. Jeune homme jouissant d'une très bonne santé et d'une imperturbable assurance ; voix haute, parole saccadée ; tantôt grave, presque sombre, tantôt d'une gaieté folle avec des éclats de rire bruyants.

ALEXEI WLADIMIROVITCH KROUGOSVETLOV, professeur ; un savant, cinquante ans, manières calmes, agréables et assurées ; parole lente et chantante ; parle volontiers, traite avec un dédain indulgent ceux qui ne pensent pas comme lui. Grand fumeur, homme maigre et remuant.

LE MEDECIN, quarante ans, gros, gras, rougeaud ; a une voix forte et des manières brusques, un rire satisfait.

MARIE CONSTANTINOVNA, vingt ans, élève du conservatoire, donne des leçons de musique ; une frange sur le front ; toilette exagérée ; obséquieuse et embarrassée.

PETRICHEFF, vingt-huit ans, a étudié les lettres ; en quête d'une occupation ; membre des mêmes sociétés que Wassili Léonidovitch, et en outre de la société des bals de cretonne. Il est chauve, a des mouvements agiles ; il parle avec volubilité et est très poli.

LA BARONNE, une grande dame, cinquante ans, très calme, parle sans intonation.

LA PRINCESSE, femme du monde, une visiteuse.

KNIAJNA, la fille de la princesse, mimaudière.

LA COMTESSE, vieille dame surannée, marche avec difficulté, porte des boucles et des dents fausses.

GROSMANN, un brun, type sémite, très remuant, nerveux, parle très haut.

UNE GROSSE DAME, très riche et aimable, connaît les célébrités du jour et d'autrefois. Elle est très boulotte, parle vite en s'efforçant de devancer les autres et fume.

BARON KLINGEN, Coco, licencié de l'université de Saint-Pétersbourg ; gentilhomme de la chambre, attaché d'ambassade ; très correct et pour cette raison, a l'âme tranquille et une gaieté douce.

UNE DAME.

UNE BARINIA, rôle muet.

SAKHATOV SERGUII IVANOVITCH, cinquante-quatre ans ; ancien suppléant du ministre ; homme élégant, instruction cosmopolite, sans occupation mais s'intéressant à tout ; manières dignes et même un peu sévères.

FEODOR IVANITCH, premier valet de chambre, soixante ans, instruit et aime l'instruction ; abuse du pince-nez et du mouchoir qu'il déploie lentement ; est au courant des questions politiques ; intelligent et bon.

GRIGORI, laquais, vingt-huit ans, beau garçon, débauché, envieux et entreprenant.

JACOFF, quarante ans, maître d'office ; agité, bon cœur et tout absorbé par les intérêts de sa famille qui est restée au village.

SEMION, garçon de peine attaché à l'office, vingt ans ; un blond robuste, air paysan, imberbe, calme et souriant.

LE COCHER, trente-cinq ans, un élégant, ne porte que la moustache, grossier et décidé.

LE VIEUX CHEF DE CUISINE, cinquante-cinq ans, cheveux en broussailles, pas rasé, boursoufflé, jaune, tremblotant ; porte un paletot d'été déchiré et un pantalon sale ; souliers éculés ; la voix enrouée, les paroles ont l'air de traverser un obstacle.

LA CUISINIERE, bavarde, rageuse, trente ans.

LE SUISSE, un soldat en retraite.

TANIA, femme de chambre, dix-neuf ans, énergique, robuste, gaie, d'une bonne humeur communicative ; dans les moments de grande émotion et de joie, elle glapit.

LE PREMIER MOUJIK, soixante ans, croit savoir comment il faut parler aux maîtres, il aime à s'écouter parler.

LE DEUXIEME MOUJIK, quarante-cinq ans, paysan de race, grossier ; caractère droit, n'aime pas à dire un mot de trop ; père de Sémion.

LE TROISIEME MOUJIK, soixante-dix ans, nerveux, inquiet, toujours pressé, timide et cherche à dissimuler son embarras par sa volubilité ; il porte des laptis, sandales d'écorce de tilleul.

LE PREMIER VALET DE PIED, de la comtesse, vieux domestique, à l'ancienne mode, morgue de valet.

LE DEUXIEME VALET DE PIED, grand gaillard robuste et grossier.

LE COMMISSIONNAIRE, en justaucorps bleu, à la russe, visage blanc et vermeil ; il parle clairement d'un ton décidé et avec insistance.

ACTE I

La scène représente l'antichambre d'une riche maison d'un gentilhomme russe à Moscou. Trois portes : l'entrée, celle de la chambre de Léonide Féodorovitch et celle de la chambre de Vassili Léonidovitch. Un escalier conduisant au premier : derrière, un couloir conduisant à l'office.

SCENE I

Grigori, un jeune et beau valet de chambre se mire devant une glace et prend des attitudes.

GRIGORI. Mes pauvres moustaches ! « Un valet ne doit pas porter des moustaches » a dit la barinia. Et pourquoi pas ? Pour qu'on voie tout de suite que tu es un valet... Puis, je pourrais faire tort à son cher fils... Ce ne serait pas difficile... bien que je n'aie pas mes moustaches ; il a encore du chemin à faire pour me rattraper. (Il s'admire dans la glace avec un sourire fat) Qui viendra à bout de compter toutes celles qui me courent après ? Mais il n'y en a pas une qui m'aille comme cette petite Tania ! Une simple femme de chambre et je la préfère à toutes les demoiselles. (Il sourit) Ce qu'elle est jolie ! (Il écoute) La voici qui vient. (Il sourit) Comme elle trotte menue avec ses petits talons !

SCENE II

Grigori et Tania portant sur le bras une pelisse de dame, et des bottines à la main.

GRIGORI. Tous mes respects à Tatiana Markovna.

TANIA. Et vous êtes toujours planté devant la glace ; vous vous croyez donc très beau ?

GRIGORI. Suis-je désagréable à voir ?

TANIA. Peuh ! Ni agréable, ni désagréable ; moitié figue, moitié raisin. Mais pourquoi n'avez-vous pas encore enlevé toutes ces pelisses ?

GRIGORI. Nous allons les enlever tout de suite, madame. (Il prend une pelisse, la jette sur les épaules de Tania qu'il embrasse) Oh ! Tania, si tu savais !...

TANIA. Allez vous promener ! Qu'est-ce que c'est que ces manières ? (Se dégageant avec colère) Laissez-moi, vous dis-je.

GRIGORI. (Regardant autour de lui) Un petit baiser ?

TANIA. Voulez-vous me laisser tranquille ? Je vous en donnerai des baisers. (Elle lève la main pour le souffleter)

WASSILI LEONIDOVITCH. (On entend derrière la scène une sonnette électrique et l'appel) Grigori !

TANIA. Allez vite ; le jeune maître vous appelle !

GRIGORI. Il a tout le temps... Il vient seulement d'ouvrir les yeux. Dis-moi Tania, pourquoi ne m'aimes-tu pas ?

TANIA. En voilà des idées ! Je n'aime personne.

GRIGORI. Ce n'est pas vrai, tu aimes Sémion. Joli choix, je t'en félicite... Un grossier moujik d'office...

TANIA. Ce qui ne vous empêche pas de lui porter envie !

WASSILI LEONIDOVITCH. (Dans les coulisses) Grigori ! Grigori !

GRIGORI. Patience, mon barine ! Je n'envie personne. Tu commences à peine à te déniaiser et tu vas te lier à ce moujik. Ah ! Si tu m'aimais, moi, Tania.

TANIA. (Sévère et en colère) Je vous ai déjà dit que vous n'auriez rien de moi.

WASSILI LEONIDOVITCH. (Dans les coulisses) Grigori !

GRIGORI. Vous êtes trop prude, mademoiselle.

WASSILI LEONIDOVITCH. (Dans les coulisses, crie avec insistance, d'une voix égale et de toutes ses forces) Grigori ! Grigori ! Grigori ! (Tania et Grigori rient)

GRIGORI. Ah ! Si vous saviez quelles femmes m'ont aimé ?

TANIA. Eh bien, allez les rejoindre et laissez-moi tranquille. (Coup de sonnette à la porte d'entrée)

GRIGORI. Je vois que tu es une petite sottie ; je ne suis pas Sémion, moi ?

TANIA. Sémion veut m'épouser... et vous c'est pour la bagatelle...

SCENE III

Grigori, Tania et un commissionnaire, il porte un grand carton de couturière.

LE COMMISSIONNAIRE. Bonjour, m'sieu et dame.

GRIGORI. Bonjour. De la part de qui ce paquet ?

LE COMMISSIONNAIRE. De Mlle Bourdier avec la robe et voici la facture.

TANIA. (Elle prend la facture et le carton) Vous pouvez vous asseoir ; je vais remettre ce paquet à Madame. (Elle sort)

SCENE IV

Grigori, le commissionnaire, Wassili Léonidovitch en manches de chemise et en pantoufles ; il sort la tête de sa porte entrebâillée.

WASSILI LEONIDOVITCH. Grigori !

GRIGORI. Tout de suite, monsieur.

WASSILI LEONIDOVITCH. Grigori, tu es sourd ?

GRIGORI. Je rentre à l'instant ; monsieur m'a-t-il appelé ?

WASSILI LEONIDOVITCH. De l'eau chaude, du thé !

GRIGORI. Sémion va vous le porter à la minute.

WASSILI LEONIDOVITCH. Et qui est là ? De chez Bourdier ?

LE COMMISSIONNAIRE. De la part de Mlle Bourdier, monsieur. (Wassili Léonidovitch et Grigori sortent. Un coup de sonnette à la porte d'entrée)

SCENE V

Le commissionnaire et Tania. Elle entre en courant et ouvre la porte.

TANIA. Madame vous fait dire d'attendre.

LE COMMISSIONNAIRE. Bon

SCENE VI

Le commissionnaire, Tania et Sakhatov. Il entre.

TANIA. Je vous demande pardon, le valet vient de sortir. Entrez, je vous prie. (Elle lui retire sa pelisse)

SAKHATOV. (Il s'ajuste) Léonide Féodorovitch est-il levé ? (Un coup de sonnette à la porte d'entrée)

TANIA. Oui, monsieur, il est levé depuis longtemps.

SCENE VII

Le commissionnaire, Tania, Sakhatov et le médecin. Il entre.

LE MEDECIN. (Il cherche le valet de chambre ; apercevant Sakhatov, très dégagé, il lui dit) Ah !... Bonjour, monsieur.

SAKHATOV. (Regardant interrogativement) Monsieur le docteur, si je ne me trompe ?...

LE MEDECIN. Et moi qui vous croyais en voyages, à Paris ? Vous venez pour voir Léonide Féodorovitch ?

SAKHATOV. Oui et vous ? Est-ce qu'il y a quelqu'un de malade ici ?

LE MEDECIN. (Avec un sourire narquois) Malade ? Non, mais vous savez bien que les dames ont toujours quelque chose. Toutes les nuits jusqu'à trois heures du matin au baccara, puis corsetée... une taille de verre à pied... Et avec cela l'embonpoint de son âge... qui commence à compter.

SAKHATOV. C'est le diagnostic que vous faites à votre malade ? Elle doit vous en savoir gré ?

LE MEDECIN. (Riant) C'est pourtant la vérité même. Avec cette vie-là, les organes digestifs ne tiennent pas longtemps ; pression sur le foie, les nerfs et tout le tremblement. C'est à moi de réparer tout cela. (Il rit) Et vous ? Si je ne me trompe, vous êtes aussi spirite ?

SAKHATOV. Moi ? Non, je ne suis pas aussi spirite... Eh bien, au revoir ! (Il veut sortir, le médecin le retient)

LE MEDECIN. Non, moi non plus je ne nie pas d'une façon absolue surtout lorsqu'un homme de la valeur de Krougosvtetlov y croit ; un professeur, une célébrité européenne ! Sans doute, il y a là quelque chose de vrai. Je serais très curieux un jour de voir ça mais je n'ai jamais le temps !... J'ai mes occupations.

SAKHATOV. Oui, oui, au revoir. (Il sort en s'inclinant légèrement)

LE MEDECIN. (A Tania) Madame est levée ?

TANIA. Madame est dans sa chambre à coucher, mais vous pouvez entrer. (Sakhatov et le médecin sortent par deux portes différentes)

SCENE VIII

Le commissionnaire, Tania et Féodor Ivanitch. Il entre un journal à la main.

FEODOR IVANITCH. (Au commissionnaire) Qui demandez-vous ?

LE COMMISSIONNAIRE. Je viens de la part de Mlle Bourdier avec une robe et la facture. On m'a dit d'attendre.

FEODOR IVANITCH. Ah ! De chez Bourdier. (A Tania) Qui d'autre est venu ?

TANIA. M. Sakhatov et le médecin. Ils sont restés ici un moment, et ils ont causé entre eux, toujours des spiritueux...

FEODOR IVANITCH. (La reprenant) Des spirites...

TANIA. C'est ce que j'ai dit : des spiritiques... Vous a-t-on raconté, Féodor Ivanitch, comme cela bien réussi l'autre jour ? (Elle rit) On a entendu des coups et des objets ont volé dans la chambre.

FEODOR IVANITCH. Comment le sais-tu ?

TANIA. C'est Mademoiselle qui me l'a raconté.

SCENE IX

Le commissaire, Tania, Féodor Ivanitch. Coup de sonnette, entre Grigori portant un plateau suivi du suisse.

LE SUISSE. (A Grigori) Annoncez au barine que des moujiks de son village demandent à lui parler.

GRIGORI. (Indiquant Féodor Ivanitch) Adresse-toi au premier valet de chambre ; moi, je n'ai pas le temps. (Il sort)

TANIA. De quel village viennent-ils ?

LE SUISSE. Je crois qu'ils viennent du gouvernement de Koursk.

TANIA. (Elle glapit) Ah ! De Koursk ? C'est le père de Sémion qui vient pour les terrains. Oh ! Je vais à leur rencontre. (Elle sort en courant)

LE SUISSE. Dois-je les laisser entrer ? Ils disent qu'ils viennent pour des terrains et que Monsieur sait ce dont il s'agit.

FEODOR IVANITCH. Je connais cette affaire, mais Monsieur a une visite... Dis-leur d'attendre.

LE SUISSE. Mais où dois-je les faire attendre ?

FEODOR IVANITCH. Qu'ils attendent dehors, je les ferai appeler. (Le suisse sort)

SCENE X

Féodor Ivanitch, Tania suivie de trois moujiks, Grigori, le commissionnaire.

TANIA. A droite, par ici, par ici.

FEODOR IVANITCH. J'ai dit de ne pas les laisser entrer ici.

GRIGORI. C'est cette écervelée qui les a introduits.

TANIA. Mais qu'est-ce que cela fait, Féodor Ivanitch ? Ils se tiendront là, dans un coin, et ne gêneront personne.

FEODOR IVANITCH. Ils saliront le tapis.

TANIA. Ils se sont essuyés les pieds et moi je balaierai après eux. (Aux moujiks) Mettez-vous là. (Les moujiks entrent portant des présents enveloppés dans des mouchoirs : un pain doux, des œufs et des broderies russes. Ils cherchent une icône pour se signer ; n'en voyant pas, ils signent devant l'escalier ; ils saluent bas Féodor Ivanitch et restent comme cloués au parquet)

GRIGORI. (A Féodor Ivanitch lui indiquant les socques de feutre du troisième moujik) Est-il besoin de faire venir des bottines de chez Pinet, quand on en a sous la main de pareilles ?

FEODOR IVANITCH. Vous, vous ne savez que blaguer. (Grigori sort)

SCENE XI

Le commissionnaire, Tania, Féodor Ivanitch, les trois moujiks.

FEODOR IVANITCH. (Il se lève et s'approche des trois paysans) Alors, vous êtes de Koursk et vous venez pour les terrains ?

LE PREMIER MOUJIK. Oui, je venions par affaire aux terrains. Vous ferez bien d'annoncer...

FEODOR IVANITCH. Oui, oui, je sais ; attendez ici... Je vais vous annoncer. (Il sort)

SCENE XII

Le commissionnaire, Tania, les trois moujiks, Wassili Léonidovitch, dans les coulisses. Les moujiks ne savent où poser leurs paquets.

LE PREMIER MOUJIK. Comment ferons-nous pour offrir nos présents ? Il faudrait un plat.

TANIA. Donnez, donnez-moi ; en attendant, je vais les placer là. (Elle pose les présents sur le divan)

LE PREMIER MOUJIK. Dis donc, la belle, ce barine qui nous a parlé, qui qu'il est ?

TANIA. C'est le premier valet de chambre.

LE PREMIER MOUJIK. Ah ! Le premier valet de chambre !... (A Tania) Et vous, ma belle ? Vous aussi, vous êtes en service.

TANIA. Je suis femme de chambre, et je suis votre payse. Je vous connais, je vous connais ; seulement cet oncle-là je ne le reconnais pas. (Elle désigne le troisième moujik)

LE TROISIEME MOUJIK. Tu reconnais les autres et moi, tu ne me reconnais pas ?...

TANIA. Vous, vous êtes Effinie Antonitch ?

LE PREMIER MOUJIK. C'est vrai.

TANIA. Et vous, vous êtes le père de Sémion, Zackar Trifonitch ?

LE DEUXIEME MOUJIK. C'est bien moi.

LE TROISIEME MOUJIK. Et moi, disons que je suis Mitri Tchilikine... Maintenant, tu me connais ?

TANIA. Maintenant, je vous reconnâtrai.

LE DEUXIEME MOUJIK. Et toi, qui es-tu ?

TANIA. Je suis la fille d'Aksinia, la veuve du soldat, l'orpheline.

LE PREMIER ET LE TROISIEME MOUJIK. C'est-y ben possible ?

LE DEUXIEME MOUJIK. C'est comme dit le proverbe : « Prends un cochon de deux copeks, nourris-le de seigle et il deviendra beau. »

LE PREMIER MOUJIK. C'est vrai. On dirait une demoiselle.

LE TROISIEME MOUJIK. Oh ! Seigneur !

WASSILI LEONIDOVITCH. (Dans les coulisses, sonne et appelle) Grigori ! Grigori !

LE PREMIER MOUJIK. Qui est-ce qui se lamente là-bas ?

TANIA. C'est le jeune barine.

LE TROISIEME MOUJIK. Oh ! Seigneur ! Ne vous ai-je pas dit qu'il vaudrait mieux attendre dehors ? (Un silence)

LE DEUXIEME MOUJIK. C'est toi que mon Sémion veut prendre pour femme ?

TANIA. Est-ce qu'il vous l'a écrit ? (Elle se couvre le visage de son tablier)

LE DEUXIEME MOUJIK. Puisque je le sais ! Seulement, ce sont des imaginations. Je vois qu'il se gâte ici, mon garçon.

TANIA. (Vivement) Il ne s'est pas gâté ; voulez-vous que je le fasse venir ?

LE DEUXIEME MOUJIK. Rien qui presse ; j'ai le temps...

WASSILI LEONIDOVITCH. (On entend ses cris désespérés) Grigori ! Grigori ! Que le diable t'emporte !

SCENE XIII

Les mêmes et dans l'entrebâillement de la porte, Wassili Léonidovitch. Il est en manches de chemise et ajuste son pince-nez.

WASSILI LEONIDOVITCH. Etes-vous tous morts ?

TANIA. Grigori n'est pas là, Wassili Léonidovitch ; je vais vous l'envoyer. (Elle se dirige vers la porte)

WASSILI LEONIDOVITCH. Mais j'entends parler ici ? Et qui sont ces animaux-là ? Hein ? Quoi ?

TANIA. Ce sont des moujiks du village de Koursk, Wassili Léonidovitch.

WASSILI LEONIDOVITCH. (Au commissionnaire) Et celui-là ? Ah ! Oui, de chez Bourdier. (Les moujiks saluent. Wassili Léonidovitch ne répond pas. Grigori se heurte à la porte contre Tania. Tania reste)

SCENE XIV

Les mêmes et Grigori.

WASSILI LEONIDOVITCH. Je t'ai dit de me donner les autres bottines, je ne peux porter celles-là.

GRIGORI. Mais l'autre paire est là.

WASSILI LEONIDOVITCH. Mais où, là ?

GRIGORI. Mais là.

WASSILI LEONIDOVITCH. Tu mens.

GRIGORI. Vous allez voir. (Wassili Léonidovitch et Grigori sortent)

SCENE XV

Tania, les trois moujiks, le commissionnaire.

LE TROISIEME MOUJIK. Je vois, frères, que ce n'est pas le bon moment ; si nous revenions plus tard ?

TANIA. Non, non, restez, n'ayez pas peur. Je vais vous apporter des assiettes pour vos cadeaux. (Elle sort)

SCENE XVI

Les mêmes, Sakhatov, Léonide Féodorovitch, et derrière eux, Féodor Ivanitch. Les moujiks reprennent leurs présents et se préparent à les offrir.

LEONIDE FEODOROVITCH. (Aux moujiks) Un moment, un moment, je suis à vous. (Au commissionnaire) Et celui-là, qu'est-ce qu'il veut ?

LE COMMISSIONNAIRE. De chez Mlle Bourdier !

LEONIDE FEODOROVITCH. Ah ! De chez Bourdier !

SAKHATOV. (Avec un sourire) Mais je ne nie pas ; cependant vous conviendrez qu'un profane comme moi ne peut pas croire sans avoir vu ?...

LEONIDE FEODOROVITCH. Vous dites : je ne peux pas croire mais nous n'exigeons pas la foi, nous demandons l'investigation. Moi, je ne peux pas refuser de croire à cet anneau. Eh bien, je l'ai reçu de là-haut...

SAKHATOV. Comment de là-haut ? D'où ?

LEONIDE FEODOROVITCH. De l'autre monde. Oui...

SAKHATOV. (Souriant) C'est très intéressant, c'est très intéressant...

LEONIDE FEODOROVITCH. Vous pouvez encore dire que je suis un exalté, que je me fais des imaginations, mais Alexeï Wladimirovitch Krougosvetlov est quelqu'un, à ce qu'il me semble ! Un savant, un professeur, et il l'a vu comme moi. Et il n'est pas le seul ! Et Crookes ! et Wallace !...

SAKHATOV. Mais je vous dis que je ne nie pas... Je dis même que c'est très intéressant... Je suis très curieux de connaître l'opinion du professeur.

LEONIDE FEODOROVITCH. Il a sa théorie à lui. Venez ce soir, il sera là, vous l'entendrez. Nous aurons pour commencer Grossman, le célèbre liseur de pensées, vous le connaissez bien...

SAKHATOV. Oui, j'ai entendu parler de lui, mais je n'ai pas encore eu l'occasion de le voir.

LEONIDE FEODOROVITCH. Alors, venez... Après Grossman, nous aurons notre séance avec notre médium Kaptchitch. (A Féodor Ivanitch) Vous avez envoyé chez Kaptchitch ?

FEODOR IVANITCH. Oui, monsieur, je n'ai pas encore la réponse.

SAKHATOV. Comment pourrai-je savoir s'il vient ?

LEONIDE FEODOROVITCH. En tout cas, venez... Si nous n'avons pas Kaptchitch, nous trouverons un autre médium. Marie Ignatievna est un médium, pas de la force de Kaptchitch, mais un bon médium quand même.

SCENE XVII

Les mêmes et Tania. Elle apporte des assiettes pour recevoir les présents des moujiks ; elle écoute la conversation sans en avoir l'air.

SAKHATOV. (Souriant) Oui, oui, mais dites-moi : pourquoi prenez-vous toujours vos médiums parmi les gens cultivés ? Si le médiumisme est une force naturelle, on doit la trouver dans toutes les classes de la société, parmi le peuple, chez les moujiks.

LEONIDE FEODOROVITCH. Mais vous avez parfaitement raison. Nous avons un seul moujik à notre service et il se trouve que c'est un médium. L'autre jour, nous l'avons appelé pendant la séance pour transporter un divan et nous l'avons tout à fait oublié... Il a dû sans doute s'endormir... Notre séance terminée, Kaptchitch venait de se réveiller lorsque tout à coup nous apercevons dans le coin de la chambre où le moujik s'était endormi des phénomènes de spiritisme : la table s'est soulevée et elle a marché...

TANIA. (A part) C'est quand je suis sortie de dessous la table.

LEONIDE FEODOROVITCH. Il est évident que ce moujik est un médium d'autant plus qu'il ressemble à Hume... Vous vous souvenez de Hume, un blond, naïf... ?

SAKHATOV. (Haussant les épaules) C'est très intéressant. Mais pourquoi ne prenez-vous pas ce moujik pour médium dans vos séances ?

LEONIDE FEODOROVITCH. C'est ce que nous avons l'intention de faire. Et il n'est pas seul de son espèce... Il y a des médiums partout, seulement nous ne les connaissons pas tous. Tenez, hier encore, une pauvre vieille malade a déplacé un mur...

SAKHATOV. Déplacé un mur ?...

LEONIDE FEODOROVITCH. Oui, oui ; elle était couchée dans son lit sans avoir la moindre idée qu'elle était un médium lorsque subitement elle a posé la main contre le mur, et le mur s'est reculé.

SAKHATOV. Il n'a pas croulé ?

LEONIDE FEODOROVITCH. Du tout, il est encore debout.

SAKHATOV. Eh bien, je viendrai ce soir.

LEONIDE FEODOROVITCH. Venez, venez, la séance aura lieu quoi qu'il advienne. (Sakhatov remet sa pelisse. Léonide Féodorovitch le reconduit)

SCENE XVIII

Les mêmes, sans Sakhatov.

LE COMMISSIONNAIRE. (A Tania) Prévenez Madame, s'il vous plaît ; on ne va pas me faire coucher ici, j'espère ?

TANIA. Attendez, Madame et Mademoiselle doivent bientôt sortir, vous les verrez. (Elle sort)

SCENE XIX

Les mêmes sans Tania.

LEONIDE FEODOROVITCH. (Il s'approche des moujiks qui saluent et lui présentent leurs cadeaux) Non, pas de ça, c'est inutile...

LE PREMIER MOUJIK. (Souriant) C'est notre premier devoir... C'est la commune qui le veut ainsi...

LE DEUXIEME MOUJIK. C'est la coutume !

LE TROISIEME MOUJIK. Ne refuse pas, nous sommes très contents de te les offrir. Comme nos aïeux ont servi les tiens, nous te les offrons de tout notre cœur. (Il salue)

LEONIDE FEODOROVITCH. Voyons, dites clairement ce que vous me voulez...

LE PREMIER MOUJIK. Nous en appelons à ta grâce...

SCENE XX

Les mêmes et Pétritcheff. Il entre en courant enveloppé d'un long manteau.

PETRITCHEFF. Wassili Léonidovitch est-il déjà levé ? (Il aperçoit Léonide Féodorovitch et le salue de la tête)

LEONIDE FEODOROVITCH. Vous venez voir mon fils ?

PETRITCHEFF. Moi, oui... Je vais pour un moment chez Wovo...

LEONIDE FEODOROVITCH. Allez, allez... (Pétritcheff enlève son manteau et sort vivement)

SCENE XXI

Les mêmes sans Pétritcheff.

LEONIDE FEODOROVITCH. (Aux moujiks) Eh bien, qu'avez-vous à me demander ?

LE DEUXIEME MOUJIK. Accepte nos offrandes.

LE TROISIEME MOUJIK. Ne les refuse pas... Nous venons vers toi comme vers un père, ne refuse pas !

LEONIDE FEODOROVITCH. Eh bien, Féodor, prends tout cela.

FEODOR IVANITCH. Donnez-moi vos assiettes. (Il prend les présents)

LEONIDE FEODOROVITCH. Enfin, de quoi s'agit-il ?

LE PREMIER MOUJIK. C'est par rapport à l'acte de l'achat du terrain...

LEONIDE FEODOROVITCH. Eh bien, l'achetez-vous ce terrain ?

LE PREMIER MOUJIK. Que veux-tu ? La commune nous a délégués pour faire l'acte selon la loi, avec la banque, et pour mettre les timbres... Tout comme cela doit se faire d'après la loi...

LEONIDE FEODOROVITCH. C'est-à-dire que vous voulez acheter le terrain par l'intermédiaire de la banque à crédit ?

LE PREMIER MOUJIK. Comme vous nous l'avez proposé cet été, toute la somme serait de 32 664 roubles et nous serons propriétaires...

LEONIDE FEODOROVITCH. Mais comment s'effectuera le paiement ?

LE PREMIER MOUJIK. Pour la paiement, la commune propose que tu nous fasses des termes...

LE DEUXIEME MOUJIK. Nous te donnons quatre mille roubles tout de suite, et pour les autres tu attendras...

LE TROISIEME MOUJIK. (Il sort l'argent roulé dans un mouchoir) Sois sans crainte, nous nous engagerions nous-mêmes plutôt que de ne pas te payer.

LEONIDE FEODOROVITCH. Mais je vous ai donc écrit que je ne consentirai à ce marché que lorsque vous aurez réuni la somme tout entière ?

LE PREMIER MOUJIK. Sans doute, nous aimerions mieux ça, nous aussi, mais ce n'est pas possible. La commune te prie de te rappeler ta promesse de cet été.

LEONIDE FEODOROVITCH. C'était l'année dernière... Maintenant, c'est différent ; je ne peux plus.

LE DEUXIEME MOUJIK. Comment donc ? Tu nous as laissé espérer, nous avons fait faire les papiers et nous avons ramassé l'argent, et maintenant tu ne veux plus ?

LE TROISIEME MOUJIK. Aie pitié de nous, notre père ; nous n'avons, pour dire, point de terre, c'est si petit que non seulement une vache, mais même une poule, ne pourrait pas s'y tourner... (Il salue) Ne nous fais pas du mal, père ?

LEONIDE FEODOROVITCH. C'est vrai, l'année dernière, j'étais prêt à accepter vos conditions, mais un événement est survenu... et je ne peux plus.

LE DEUXIEME MOUJIK. Mais si nous ne pouvons pas avoir ce terrain, mieux vaut nous aller noyer de ce pas...

LE TROISIEME MOUJIK. (Il salue) Père, il n'y a pas même de la place pour une poule... Aie pitié, père, prends l'argent...

LEONIDE FEODOROVITCH. (Il examine l'acte de vente) Je comprends... Moi-même de tout mon cœur je voudrais vous être utile... Attendez, je vous donnerai une réponse dans une demi-heure... Féodor, je n'y suis pour personne...

FEODOR IVANITCH. Je ne laisserai entrer personne. (Léonide Féodorovitch sort)

SCENE XXII

Les mêmes, sans Léonide Féodorovitch. Les moujiks ont l'air désolé.

LE DEUXIEME MOUJIK. Donnez tout l'argent, a-t-il dit ; comme si c'était facile ; où le prendre ?

LE TROISIEME MOUJIK. Oh ! Seigneur, moi qui sortais déjà l'argent. Qu'allons-nous devenir ?...

LE DEUXIEME MOUJIK. Et cet été, il nous l'a promis...

FEODOR IVANITCH. Voyons, voyons, faites un effort et vous trouverez l'argent...

LE PREMIER MOUJIK. Nous avons déjà gratté dans tous les coins de la commune, c'est tout ce que nous avons pu ramasser.

LE DEUXIEME MOUJIK. Nous aurons beau gratter la terre avec les ongles, nous n'en ferons pas sortir de l'or.

SCENE XXIII

Les mêmes, Wassili Léonidovitch et Pétritcheff. Les deux derniers sur le seuil de la porte avec la cigarette à la bouche.

WASSILI LEONIDOVITCH. Sois tranquille, je ferai tout mon possible.

PETRITCHEFF. Tu comprends, si tu ne me trouves pas cet argent, ce sera une crasse de premier ordre.

WASSILI LEONIDOVITCH. Je t'ai déjà dit que je ferai tout mon possible.

PETRITCHEFF. Vois-tu, il me le faut coûte que coûte, je l'attends. (Il rentre dans la chambre et ferme la porte)

SCENE XXIV

Les mêmes moins Pétritcheff.

WASSILI LEONIDOVITCH. (Gesticulant) Quelle tuile ! (Les moujiks saluent, il regarde le commissionnaire et dit à Féodor Ivanitch) Mais pourquoi ne laissez-vous pas partir cet homme de chez Bourdier ? Est-ce qu'il couche ici ? Regardez, il dort déjà...

FEODOR IVANITCH. J'ai fait remettre la facture. On a donné l'ordre d'attendre que Madame soit descendue.

WASSILI LEONIDOVITCH. (Il regarde les moujiks et aperçoit l'argent que le troisième moujik a sorti du mouchoir) Qu'est-ce que c'est que ça ? De l'argent ? C'est pour nous ? Pour qui cet argent ? (A Féodor Ivanitch) Qui sont ces gens ?

FEODOR IVANITCH. Ce sont des moujiks de Koursk qui sont venus pour l'achat d'un terrain.

WASSILI LEONIDOVITCH. Et après ? L'ont-ils acheté ?

FEODOR IVANITCH. Mais non, ils ne peuvent pas se mettre d'accord sur le prix ; ils lésinent...

WASSILI LEONIDOVITCH. Eh bien, il faut les convaincre. (Aux moujiks) Braves gens, est-ce que vous prenez ce terrain ?

LE PREMIER MOUJIK. Effectivement, nous faisons des offres.

WASSILI LEONIDOVITCH. Mais il ne faut pas lésiner. Vous savez vous-mêmes combien la terre est nécessaire au moujik ; il ne peut pas s'en passer, n'est-il pas vrai ?

LE PREMIER MOUJIK. Effectivement la terre est la première chose pour le moujik.

WASSILI LEONIDOVITCH. Et cela ne vous empêche pas de lésiner... la terre... Mais vous allez semer du blé, et après vous le vendrez un rouble de poudre, trois cents poudes, trois cents roubles... Je vous dirai encore, si vous plantez de la menthe, vous pouvez tirer mille roubles par dessiatine.

LE PREMIER MOUJIK. Effectivement, on peut planter toutes sortes de produits, si l'on a des idées.

WASSILI LEONIDOVITCH. Je vous conseille la menthe... J'ai fait des études, moi... C'est écrit dans les livres, je vous le montrerai, hein ?

LE PREMIER MOUJIK. Effectivement, vous savez mieux ce qui est dans les livres... Vous êtes savant...

WASSILI LEONIDOVITCH. Eh bien, achetez le terrain, ne lésinez pas et donnez l'argent... (A Féodor Ivanitch) Où est papa ?

FEODOR IVANITCH. Monsieur est dans sa chambre ; il a dit qu'on ne laisse entrer personne, qu'on ne le dérange pas...

WASSILI LEONIDOVITCH. Je comprends : il est allé interroger les Esprits pour savoir s'il doit vendre le terrain ou non.

FEODOR IVANITCH. Je n'en sais rien, Monsieur, je sais seulement que le barine était indécis en sortant...

WASSILI LEONIDOVITCH. Sais-tu s'il a de l'argent ? Hein ?

FEODOR IVANITCH. Je ne sais pas, j'en doute. La semaine dernière, vous l'avez tapé d'une telle somme ; est-ce qu'il vous en faut encore ?

WASSILI LEONIDOVITCH. Mais j'ai acheté des chiens, j'ai tout dépensé. Maintenant, il y a cette nouvelle société et moi j'ai emprunté de l'argent à Pétritcheff et je dois payer nos deux cotisations. Hein ?

FEODOR IVANITCH. Votre nouvelle société de vélocipédistes ?

WASSILI LEONIDOVITCH. Non, notre nouvelle société est très sérieuse, et sais-tu qui est le président ? Hein ?

FEODOR IVANITCH. Mais qu'est-ce que c'est que cette nouvelle société ?

WASSILI LEONIDOVITCH. Une société pour l'amélioration de la vieille race des lévriers russes à longs poils, et aujourd'hui la première séance a lieu, suivie d'un banquet, et moi je n'ai pas un copek, je veux faire une tentative auprès de papa. (Il sort)

SCENE XXV

Les mêmes moins Wassili Léonidovitch.

LE PREMIER MOUJIK. (A Féodor Ivanitch) Qui est-ce jeune homme ?

FEODOR IVANITCH. (Souriant) C'est le jeune barine.

LE TROISIEME MOUJIK. L'héritier ? Oh ! Seigneur ! (Il rentre l'argent) Je vois qu'il vaut mieux le serrer en attendant.

LE PREMIER MOUJIK. Et l'on nous avait dit que le jeune barine est dans l'armée, dans la cavalerie, un officier supérieur...

FEODOR IVANITCH. Oh ! Non, notre jeune barine a été exempté du service militaire parce qu'il est fils unique.

LE TROISIEME MOUJIK. On l'a sans doute laissé pour qu'il nourrisse ses parents ; cela, c'est juste !

LE DEUXIEME MOUJIK. (Branlant la tête d'un air narquois) Ah ! Oui, celui-là nourrira bien son père !

LE TROISIEME MOUJIK. Oh ! Seigneur !

SCENE XXVI

Les mêmes, Wassili Léonidovitch et sur le seuil de la porte, Léonide Féodorovitch.

WASSILI LEONIDOVITCH. C'est toujours ainsi, c'est incroyable ! On me reproche sans cesse de ne pas avoir d'occupation fixe, et, quand j'en trouve une, quand je fonde une société dans un si noble but, on me refuse une misérable somme de trois cents roubles !

LEONIDE FEODOROVITCH. J'ai dit que je ne le peux pas, je ne le peux pas. Je n'ai pas d'argent...

WASSILI LEONIDOVITCH. Mais vous venez de vendre un terrain ?

LEONIDE FEODOROVITCH. D'abord, je n'en ai pas vendu et surtout laisse-moi tranquille... (Il sort en fermant la porte avec fracas)

FEODOR IVANITCH. Je vous ai prévenu que le moment n'était pas bien choisi.

WASSILI LEONIDOVITCH. Quel pétrin ! Je vais aller demander à maman ; c'est ma dernière chance de salut. Depuis que papa s'est entiché de spiritisme, il oublie tout le reste. (Il monte au premier. Féodor Ivanitch s'assied pour lire son journal)

SCENE XXVII

Les mêmes, Betsy et Marie Constantinovna descendent l'escalier. Derrière elles, Grigori.

BETSY. La voiture est-elle avancée ?

GRIGORI. Elle sort de la remise, mademoiselle.

BETSY. (A Marie Constantinovna) Entrons, entrons, j'ai vu que c'est lui.

MARIE CONSTANTINOVNA. Qui, lui ?

BETSY. Vous savez très bien qui : Pétritcheff !

MARIE CONSTANTINOVNA. Mais où est-il ?

BETSY. Il est chez Wovo... Vous verrez...

MARIE CONSTANTINOVNA. Et si ce n'était pas lui ? (les moujiks et le commissionnaire saluent)

BETSY. (Au commissionnaire) Ah ! Vous venez de chez Bourdier avec la robe ?

LE COMMISSIONNAIRE. Vous seriez bien aimable de me laisser partir.

BETSY. Je n'y peux rien, c'est maman que cela regarde...

LE COMMISSIONNAIRE. Je ne peux pas savoir, mademoiselle ; on m'a dit de porter ce paquet et de recevoir l'argent.

BETSY. Dans ce cas, attendez.

MARIE CONSTANTINOVNA. C'est ce fameux costume pour la charade ?

BETSY. Un costume délicieux mais maman ne le veut pas et refuse de le payer...

MARIE CONSTANTINOVNA. Mais pourquoi ?

BETSY. Demandez-le-lui. Cinq cents roubles à Wovo, pour un chien, ce n'est rien ; cent roubles pour une robe pour moi, c'est trop cher. Je ne peux pourtant pas jouer la charade en toilette de ville ? (Elle regarde les moujiks) Qui sont ces gens ?

GRIGORI. Des moujiks qui viennent pour une vente de terrain.

BETSY. Je les prenais pour des chasseurs. Vous n'êtes pas des chasseurs ?

LE PREMIER MOUJIK. Oh ! Non, madame ; nous sommes venus voir Léonide Féodorovitch pour signer un acte.

BETSY. Je sais que Wovo attend des chasseurs ; est-ce sûr que vous n'êtes pas des chasseurs ? (Les moujiks restent silencieux) Qu'ils sont bêtes ! (Elle s'approche de la porte) Wovo ! (Elle rit)

MARIE CONSTANTINOVNA. Mais nous venons de le croiser sur l'escalier !

BETSY. Nous ne sommes pas obligées de nous le rappeler, Wovo, Wovo, es-tu là ?

SCENE XXVIII

Les mêmes et Pétritcheff.

PETRITCHEFF. Wovo n'est pas là mais moi, je suis tout disposé à le remplacer. Bonjour, mademoiselle ! Bonjour Marie Constantinovna ! (Il secoue violemment la main des deux jeunes filles de haut en bas)

LE DEUXIEME MOUJIK. On dirait qu'il pompe de l'eau.

BETSY. Vous ne pouvez pas remplacer Wovo, mais c'est toujours mieux que rien ! (Elle rit aux éclats) Qu'y a-t-il entre vous et Wovo ?

PETRITCHEFF. Des affaires... Des affaires financières... C'est-à-dire nos affaires sont fi et nance et encore de finance.

BETSY. Que veut dire nance ?

PETRITCHEFF. Quelle question ? Le sel consiste précisément en ce que cela ne veut rien dire.

BETSY. Non, non, non... Cela ne porte pas, cela ne porte pas ! (Elle rit aux éclats)

PETRITCHEFF. Cela ne peut pas toujours porter. (Féodor Ivanitch sort pour entrer dans la chambre de Léonide Féodorovitch)

BETSY. Non, cela n'a pas porté. Avez-vous été hier chez les Mergasoff ?

PETRITCHEFF. Pas autant chez mère Gasoff que chez père Gasoff ou plutôt chez fils Gasoff.

BETSY. Vous ne pouvez pas parler sans calembours ; c'est une maladie. Y avait-il des tsiganes ? (Elle rit aux éclats. Pétritcheff chante en imitant le violon des tsiganes) Sont-ils heureux ! Et nous nous sommes ennuyées à mort chez Fofò.

PETRITCHEFF. (Continuant à contrefaire les tsiganes) N'est-ce pas, Marie Constantinovna, c'est comme ça ?

BETSY. Cessez, vous devenez impossible...

PETRITCHEFF. J'ai cessé, j'ai bébé, j'ai dédé...

BETSY. Je ne vois qu'un moyen d'échapper à vos calembours, c'est de vous obliger à chanter... Entrons chez Wovo, il a une guitare. Venez Marie Constantinovna... Venez... (Betsy, Marie Constantinovna sortent pour entrer dans la chambre de Wassili Léonidovitch)

SCENE XXIX

Grigori, les trois moujiks, le commissionnaire.

LE PREMIER MOUJIK. Ceux-là, qui sont-ils ?

GRIGORI. L'une est notre demoiselle et l'autre sa maîtresse de musique.

LE PREMIER MOUJIK. Une belle demoiselle, un vrai portrait !

LE DEUXIEME MOUJIK. Pourquoi ne la marie-t-on pas ? Il me semble qu'elle a déjà l'âge ?

GRIGORI. Oui, comme chez vous, à quinze ans ?

LE PREMIER MOUJIK. Et le jeune homme est un musicien ?...

GRIGORI. Un musicien !... Vous ne comprenez rien.

LE PREMIER MOUJIK. Effectivement, quand on est bête, sans instruction, on ne comprend pas...

LE TROISIEME MOUJIK. Oh ! Seigneur ! (On entend des couplets avec accompagnement de guitare dans la chambre de Wassili Léonidovitch)

SCENE XXX

Les mêmes et Sémion suivi de Tania. (Elle observe la rencontre de Sémion et de son père.)

GRIGORI. (A Sémion) Que fais-tu ici ?

SEMION. Je reviens de chez M. Kaptchitch.

GRIGORI. Eh bien ?

SEMION. Il m'a dit de dire qu'il ne peut pas venir ce soir.

GRIGORI. Donc, je vais le faire savoir à Monsieur. (Il sort)

SEMION. (A son père) Père, cela va bien ? Mes compliments à l'oncle Effini et à l'oncle Mitri. Tout le monde va bien, au village ?

LE DEUXIEME MOUJIK. Bonjour fils.

LE PREMIER MOUJIK. Bonjour, petit frère.

LE TROISIEME MOUJIK. Eh bien, petit, cela va bien ?

SEMION. (Souriant) Père, viens, allons prendre du thé...

LE DEUXIEME MOUJIK. Attends que nous ayons fini ; tu ne vois pas que nous n'avons pas le temps maintenant .

SEMION. Bon, bon, je vous attendrai dehors. (Il fait mine de sortir)

TANIA. (Elle lui court après) Pourquoi n'as-tu rien dit à ton père ?

SEMION. Devant tout le monde ? Patience, pendant que nous prendrons le thé je lui dirai mes intentions...

SCENE XXXI

Les mêmes sans Sémion. Féodor Ivanitch entre et s'assied près de la fenêtre.

LE PREMIER MOUJIK. Eh bien, mon bon monsieur, tu nous apportes des nouvelles de notre affaire ?

FEODOR IVANITCH. Encore un moment de patience, il ne tardera pas à sortir, il termine...

TANIA. (A Féodor Ivanitch) Et comment savez-vous cela ?

FEODOR IVANITCH. J'ai remarqué que, lorsqu'il a fini de poser les questions, il relit à haute voix les questions et les réponses.

TANIA. Est-il possible de parler avec les Esprits au moyen d'une soucoupe ?

FEODOR IVANITCH. Il faut croire que oui.

TANIA. Et si les Esprits lui disent de signer l'acte, il le signera ?

FEODOR IVANITCH. Il ne pourra pas faire autrement.

TANIA. Mais ils ne disent pas de paroles.

FEODOR IVANITCH. On communique avec l'Esprit par l'alphabet... On remarque devant quelle lettre l'Esprit s'arrête, et l'on épelle les mots.

TANIA. Ah !... (Elle s'arrête brusquement, apercevant Léonide Féodorovitch)

SCENE XXXII

Les mêmes et Léonide Féodorovitch.

LEONIDE FEODOROVITCH. Eh bien, mes amis, je ne le peux pas. Je vous dis sincèrement que je le voudrais, mais je ne le peux pas... Je vous rends votre papier, je ne peux pas signer...

LE TROISIEME MOUJIK. Oh ! Père, aie donc pitié de nous.

LE DEUXIEME MOUJIK. Mais pourquoi nous fais-tu ce chagrin ?

LEONIDE FEODOROVITCH. Croyez-moi, mes petits frères, je n'aime pas à vous faire de la peine, mais je ne peux pas agir autrement. Vous vous rappelez que cet été j'étais disposé et vous n'avez pas voulu. Maintenant, je ne le peux pas...

LE TROISIEME MOUJIK. Oh ! Père, pense à notre sort. Comment veux-tu que nous vivions ? Pas de place ; je ne dis pas pour une vache mais même pour un petit poulet... (Léonide Féodorovitch sort et s'arrête sur le seuil de la porte)

SCENE XXXIII

Les mêmes, Anna Pavlovna, le médecin. Ils descendent du premier étage. Derrière eux, Wassili Léonidovitch, l'air joyeux, glisse des billets de banque dans son portefeuille.

ANNA PAVLOVNA. (Serrée dans son corset et en chapeau) Ainsi, vous me conseillez de reprendre ce remède ?

LE MEDECIN. Si la crise se renouvelle, il faut le reprendre sans faute... Mais surtout plus d'hygiène... Un sirop épais ne peut pas passer par un capillaire, surtout si ce capillaire est comprimé ; il en est de même du canal hépatique, quand on l'étrangle, c'est tout simple.

ANNA PAVLOVNA. Bien, bien.

LE MEDECIN. Vous dites toujours : bien, bien, et vous continuez vos errements... Vous avez tort. Adieu, madame.

ANNA PAVLOVNA. Pas adieu, mais au revoir. Je vous attends ce soir car sans vous je ne saurais prendre une décision.

LE MEDECIN. Bon, bon, je viendrai s'il y a possibilité. (Il sort)

SCENE XXXIV

Les mêmes moins le médecin.

ANNA PAVLOVNA. (Elle aperçoit les moujiks) Qu'est-ce que c'est que ça ? Qui sont ces gens ? (Les moujiks saluent)

FEODOR IVANITCH. Ce sont des paysans du gouvernement de Koursk pour l'achat du terrain.

ANNA PAVLOVNA. Je vois bien que ce sont des paysans mais qui les a laissés entrer ?

FEODOR IVANITCH. Sur l'ordre de Monsieur. Il y a un instant, Monsieur a parlé avec eux de la vente du terrain.

ANNA PAVLOVNA. Quelle vente ? Il ne faut rien vendre. Mais, je vous le demande, comment peut-on laisser entrer ici les premiers venus ? Savez-vous où ces gens ont passé la nuit ? Et vous les laissez entrer dans ma maison ? (Elle s'échauffe de plus en plus) Je suis certaine que chaque pli de leurs vêtements contient des myriades de microbes ! Les microbes de la scarlatine, les microbes de la variole, les microbes de la diphtérie !... Ils viennent de Koursk, dites-vous ? De Koursk ! Je vous demande un peu ! Précisément de l'endroit où sévit une épidémie de diphtérie !... Le médecin, le médecin ! Vite, courez, ramenez le médecin. (Léonide Féodorovitch rentre dans sa chambre et ferme la porte ; Grigori court dehors pour ramener le médecin)

SCENE XXXV

Les mêmes moins Léonide Féodorovitch et Grigori.

WASSILI LEONIDOVITCH. (Il envoie la fumée de sa cigarette sur les moujiks) Ne craignez rien, maman, je sais enfumer les moujiks, et caput à tous les microbes, hein ? (Anna Pavlovna garde un silence sévère jusqu'au retour du médecin) (Aux moujiks) Vous élevez des cochons, n'est-ce pas ? C'est ça qui rapporte...

LE PREMIER MOUJIK. Effectivement, nous cultivons quelquefois la partie du cochon.

WASSILI LEONIDOVITCH. De ceux qui font gron, gron, gron. (Il imite le grognement des porcs)

ANNA PAVLOVNA. Wovo, Wovo, cesse donc !

WASSILI LEONIDOVITCH. (Aux moujiks) Vous reconnaissez ?

LE PREMIER MOUJIK. Effectivement, ça m'y rappelle mon petit cochon.

ANNA PAVLOVNA. Wovo, cesse donc, je te l'ai déjà dit.

LE DEUXIEME MOUJIK. Qué que tout ça veut dire ?

LE TROISIEME MOUJIK. Je vous ai bien dit qu'il valait mieux rentrer chez nous.

SCENE XXXVI

Les mêmes, le médecin et Grigori.

LE MEDECIN. Qu'est-ce qu'il y a de nouveau ?

ANNA PAVLOVNA. Vous voyez, vous me répétez toujours : « Surtout pas d'émotions ! » Pour vous obéir, je reste plus de deux mois sans voir ma sœur, j'évite toute visite douteuse... Et toutes ces précautions, pour trouver dans ma maison des gens de Koursk où sévit une épidémie de diphtérie.

LE MEDECIN. Ces gaillards-là ?

ANNA PAVLOVNA. Ils viennent directement du foyer de la contagion.

LE MEDECIN. S'ils viennent du foyer de la contagion, sans doute, c'est important !... Mais enfin, il n'y a pas là de quoi se tourmenter.

ANNA PAVLOVNA. Mais vous-même, vous ne faites que prêcher la prudence.

LE MEDECIN. Certainement, mais il n'y a pas de quoi s'effrayer...

ANNA PAVLOVNA. Mais que faire ? Une désinfection complète ?

LE MEDECIN. Complète ?... Non, ce n'est pas nécessaire et cela vous coûterait trop cher, au moins trois cents roubles... Je vais vous la faire bien et à meilleur compte ; prenez une grande bouteille d'eau...

ANNA PAVLOVNA. Stérilisée ?

LE MEDECIN. C'est égal ; bouillie vaut mieux... Et verser pour chaque bouteille une cuillère à bouche d'acide salicylique et avec cette mixture, faites laver tout ce qu'ils ont touché ; et quant à ces gaillards, à la porte, cela va sans dire... Après cela, il n'y a plus rien à craindre. Pour plus de sûreté, vous pouvez avec le pulvérisateur désinfecter l'air. Cette fois, il n'y aura plus ombre de danger.

ANNA PAVLOVNA. Où est Tania ? Faites venir ici Tania.

SCENE XXXVII

Les mêmes et Tania.

TANIA. Madame désire ?...

ANNA PAVLOVNA. Tu connais la grande bouteille dans mon cabinet de toilette ?

TANIA. Celle dont on s'est servi hier pour asperger la blanchisseuse ?

ANNA PAVLOVNA. Oui, il n'y en a pas d'autres. Prends cette bouteille, mais auparavant, tu laveras d'abord avec du savon puis avec du liquide, tout ce que ces gens auront touché.

TANIA. Je sais, madame, comment il faut faire !

ANNA PAVLOVNA. Ensuite, tu prendras le pulvérisateur... Non, laisse cela, quand je rentrerai, je le ferai moi-même.

LE MEDECIN. Voici tout en ordre ; vous n'avez plus rien à craindre, au revoir, à ce soir. (Il sort)

SCENE XXXVIII

Les mêmes moins le médecin.

ANNA PAVLOVNA. Et ces gens-là, à la porte, à la porte, qu'on ne les voie plus. Allez ! Allez... Qu'avez-vous à rester là ?

LE PREMIER MOUJIK. Effectivement, par bêtise... la commune...

GRIGORI. (Mettant les moujiks à la porte) Allez, allez, sans barguigner.

LE DEUXIEME MOUJIK. Laisse-moi prendre mon mouchoir.

LE TROISIEME MOUJIK. Oh Seigneur, j'ai dit qu'il valait mieux retourner et attendre au logis. (Grigori les pousse dehors)

SCENE XXXIX

Les mêmes sans les moujiks.

LE COMMISSIONNAIRE. (Il a plusieurs fois essayé de parler) Y a-t-il une réponse pour moi ?

ANNA PAVLOVNA. Ah ! De chez Bourdier ? (Avec colère) Il n'y a pas de réponse, pas de réponse ; emportez tout cela ! J'ai dit à Mlle Bourdier que je n'ai pas commandé un pareil costume et que je ne permettrai pas à ma fille de le porter.

LE COMMISSIONNAIRE. Je ne pouvais pas le deviner, je fais ce qu'on me dit.

ANNA PAVLOVNA. Allez, allez et emportez tout ça ; je passerai moi-même.

WASSILI LEONIDOVITCH. Monsieur l'envoyé spécial de chez Bourdier, vous pouvez partir.

LE COMMISSIONNAIRE. Cela valait-il la peine de me faire attendre cinq heures ?

WASSILI LEONIDOVITCH. Monsieur l'envoyé spécial de chez Bourdier, allez...

ANNA PAVLOVNA. Wovo cesse, je t'en prie... (Le commissionnaire sort)

SCENE XL

Les mêmes sans le commissionnaire et plus tard, Pétritcheff, Betsy et Marie Constantinovna.

ANNA PAVLOVNA. Betsy ? Où est Betsy ? Elle se fait toujours attendre...

WASSILI LEONIDOVITCH. (Il crie à gorge déployée) Betsy, Pétritcheff, venez vite, vite, vite... Hein ? (Betsy, Marie Constantinovna, Pétritcheff entrent)

ANNA PAVLOVNA. Tu te fais toujours attendre...

BETSY. Au contraire, c'est moi qui vous attends. (Pétritcheff salue d'une inclination de la tête et baise la main d'Anna Pavlovna)

ANNA PAVLOVNA. Bonjour. (A Betsy) Tu as toujours une réponse toute prête.

BETSY. Si vous n'êtes pas de bonne humeur, maman, je préfère ne pas sortir avec vous.

ANNA PAVLOVNA. Viens-tu ou ne viens-tu pas ?

BETSY. Eh bien, partons, il n'y a rien à faire !

ANNA PAVLOVNA. As-tu vu le costume de chez Bourdier ?

BETSY. Je l'ai vu, il me plaît beaucoup ; il est comme je l'ai commandé et je le porterai si vous le payez.

ANNA PAVLOVNA. Je ne le paierai pas, et je ne te permettrai pas de porter un costume aussi inconvenant.

BETSY. Depuis quand est-il inconvenant ? Vous l'avez d'abord trouvé bien, et maintenant qu'est-ce que cet accès de pruderie ?

ANNA PAVLOVNA. Ce n'est pas de la pruderie, mais, quand tu auras fait refaire le corsage, tu pourras le porter.

BETSY. Je vous assure, maman, que ce n'est pas possible.

ANNA PAVLOVNA. Eh bien, es-tu prête ? (Elles s'assoient. Grigori leur met leurs bottines fourrées)

WASSILI LEONIDOVITCH. Marie Constantinovna, vous remarquez ce vide ?

MARIE CONSTANTINOVNA. Quel vide ? (Elle rie d'avance)

WASSILI LEONIDOVITCH. Mais l'employé de Bourdier est parti. (Il rit aux éclats)

ANNA PAVLOVNA. Eh bien, partons ! (Elle se dirige vers la porte et se retourne) Tania !

TANIA. Madame ?

ANNA PAVLOVNA. Prends garde que Fifi ne prenne pas froid en mon absence ! Lorsqu'il demandera à sortir, mets-lui son manteau jaune ; il n'est pas tout à fait bien aujourd'hui...

TANIA. Oui, madame. (Anna Pavlovna, Betsy, Marie Constantinovna et Grigori sortent)

SCENE XLI

Pétritcheff, Wassili Léonidovitch, Tania et Féodor Ivanitch.

PETRITCHEFF. Tu as trouvé l'argent ?

WASSILI LEONIDOVITCH. Avec beaucoup de peine. D'abord, je suis allé chez mon auteur ; il a rugi et m'a envoyé promener carrément. Puis je me suis adressé à maman et j'ai réussi. Ca y est ! (Il tape sa poche) Quand je veux quelque chose, je l'obtiens... Je sais agripper... Hein ? C'est aujourd'hui qu'on m'amènera ma meute... (Pétritcheff et Wassili Léonidovitch mettent leurs pardessus et sortent. Tania les suit.)

SCENE XLII

Féodor Ivanitch, seul.

FEODOR IVANITCH. Toujours des querelles ; je ne comprends pas comment ils font pour n'être jamais d'accord entre eux. Il est vrai que la jeune génération est toute différente des autres... Puis, ce sont les femmes qui règnent ici... Léonide Féodorovitch aurait bien voulu intervenir mais quand il a vu Madame en fureur, il s'est enfermé dans sa chambre. C'est un homme bon comme pas un... Mais qu'est-ce que je vois ? Voilà Tania qui ramène de nouveau ces moujiks ?

SCENE XLIII

Le même, Tania, les trois moujiks.

TANIA. Venez, mes oncles, venez, n'ayez pas peur.

FEODOR IVANITCH. Pourquoi les ramènes-tu ?

TANIA. Mais, petit père Féodor Ivanitch, il faut faire quelque chose pour ces gens, puis je profiterai de ce qu'ils sont là pour laver...

FEODOR IVANITCH. Mais l'affaire ne s'arrangera pas, je le vois bien...

LE PREMIER MOUJIK. Aie pitié. Fais tout ce que tu peux, et nous ferons que toute la commune te votera des remerciements.

LE TROISIEME MOUJIK. Viens-nous en aide car vois-tu ; notre terrain est si petit que non seulement il n'y a pas place pour une vache mais pas même pour une poule. (Ils saluent)

FEODOR IVANITCH. Je vous plains, petits frères, je comprends... Mais il a refusé... Et puis Madame ne le veut pas non plus, il n'en sortira rien. Enfin, donnez-moi le papier, je veux faire encore une tentative, je plaiderai pour vous. (Il sort)

SCENE XLIV

Tania et les trois moujiks. Ils poussent des soupirs.

TANIA. Dites-moi, mes oncles, de quoi s'agit-il ?

LE PREMIER MOUJIK. Il s'agit que nous avons besoin que le barine signe.

TANIA. Rien que ça ? Il ne vous faut que cela ?

LE TROISIEME MOUJIK. Il faut seulement que le barine écrive qu'il veut... Disons... Ce que les moujiks désirent... Puis il signe... Et l'affaire est dans le sac.

TANIA. Vous avez besoin que le barine vous signe un papier. (Elle réfléchit)

LE PREMIER MOUJIK. Effectivement, rien que ça, il signe... Et il n'y a plus à parler.

TANIA. Nous allons attendre le retour de Féodor Ivanitch ; s'il ne réussit pas à persuader le barine, je ferai une tentative...

LE PREMIER MOUJIK. Tu le retourneras ?

TANIA. J'essaierai.

LE TROISIEME MOUJIK. Mais, fillette, si tu nous arranges cette affaire, la commune s'engagera à te nourrir toute ta vie...

LE PREMIER MOUJIK. Effectivement, si tu nous obtiens cela, tu mériteras qu'on te couvre d'or...

LE DEUXIEME MOUJIK. Tu peux compter dessus... Pour sûr et certain !

TANIA. Je ne promets pas pour sûr mais cela ne fait point de mal d'essayer.

LE PREMIER MOUJIK. Effectivement.

SCENE XLC

Les mêmes et Féodor Ivanitch.

FEODOR IVANITCH. Non, petits frères, votre affaire ne s'arrange pas ; j'ai eu beau plaider votre cause, il ne veut pas en entendre parler ; voici votre papier et allez-vous en vite.

LE PREMIER MOUJIK. (Il prend le papier. A Tania) Il ne nous reste maintenant plus qu'un espoir, c'est que tu nous tires de là...

TANIA. Pour le moment, laissons cela ; allez un moment dans la rue et attendez-moi ; j'irai vous parler. (Les moujiks sortent)

SCENE XLVI

Tania et Féodor Ivanitch.

TANIA. Cher Féodor Ivanitch, priez le barine de permettre que je lui parle un instant, j'ai quelque chose d'important à lui dire.

FEODOR IVANITCH. Encore une de tes lubies !

TANIA. Je vous jure que ce n'est rien de mauvais, mais il faut que je lui parle...

FEODOR IVANITCH. Mais pour quelle affaire ?

TANIA. C'est mon secret, je vous le confierai plus tard. Annoncez-moi, je vous prie.

FEODOR IVANITCH. (Il sourit) Je ne comprends rien à ce que tu machines-là. Tout de même, je vais aller. (Il sort)

SCENE XLVII

Tania seule et ensuite Léonide Féodorovitch et Féodor Ivanitch.

TANIA. Je le ferai, pourquoi pas ? Lui-même a dit que Sémion possède cette force, et je sais bien comment il faut s'y prendre... L'autre fois, ils n'y ont vu que du feu, et maintenant je vais faire la leçon à Sémion ; puis, si ça manque... Eh bien, tant pis... Ce n'est pas un péché.

LEONIDE FEODOROVITCH. (Il sourit) C'est toi la suppliante ? Qu'est-ce que tu as à me demander ?

TANIA. C'est un petit secret, barine ; permettez-moi de vous le dire en particulier ?...

LEONIDE FEODOROVITCH. Pourquoi donc ? Enfin, Féodor, laisse-nous un instant. (Féodor Ivanitch sort)

SCENE XLVIII

Léonide Féodorovitch et Tania.

TANIA. C'est dans votre maison, barine, que j'ai grandi, et je vous en suis si reconnaissante que je veux vous demander conseil comme à un père. Vous connaissez bien Sémion, l'homme de peine ; il veut m'épouser.

LEONIDE FEODOROVITCH. Ah !

TANIA. Je vous ouvre mon cœur, comme devant le Seigneur. A qui demanderais-je devant le Seigneur. A qui demanderais-je conseil ?... Je suis orpheline !

LEONIDE FEODOROVITCH. Pourquoi ne l'épouserais-tu pas ? Je crois que c'est un très brave garçon.

TANIA. Oui, il est très bon mais j'ai un doute et c'est à ce propos que j'ai voulu vous consulter. J'ai remarqué chez lui quelque chose que je ne peux pas comprendre ; qui sait si ce n'est pas mauvais ?...

LEONIDE FEODOROVITCH. Est-ce qu'il boit ?

TANIA. Oh ! Non, jamais.. Mais comme je sais qu'il y a des spiritiques...

LEONIDE FEODOROVITCH. Tu sais ça ?

TANIA. Je crois bien ! Je comprends très bien tout cela...

LEONIDE FEODOROVITCH. Et alors ?

TANIA. Mais j'ai des craintes au sujet de Sémion ; cela le prend quelquefois...

LEONIDE FEODOROVITCH. Qu'est-ce qui le prend ?

TANIA. Mais comme chez les autres spiritiques... Demandez à nos gens... Dès que Sémion s'endort près de la table, la table immédiatement tremble, craque et frappe : toc, toc, toc... Tous les gens ont entendu.

LEONIDE FEODOROVITCH. C'est ce que je disais ce matin à Sakhatov. Continue...

TANIA. Une autre fois... Quand est-ce que c'était ?... Oui, mercredi, nous nous sommes mis à table et dès que Sémion s'est assis, la cuillère lui a sauté d'elle-même dans la main !

LEONIDE FEODOROVITCH. Ah ! Voilà qui est intéressant. La cuillère lui a sauté dans la main ? Et lui ? Il s'est endormi, n'est-ce pas ?

TANIA. Je n'ai pas fait attention ; oui, je crois qu'il s'est endormi.

LEONIDE FEODOROVITCH. Continue...

TANIA. Voyez-vous, barine, c'est ce qui m'a fait peur... Je voulais savoir si c'est un mal... Le mariage, c'est pour toujours, et lui, il a ce mal étrange...

LEONIDE FEODOROVITCH. (Il sourit) Ne crains rien ; ce n'est pas un mal... Sémion est un médium, tout simplement un médium. Je le savais d'ailleurs avant que tu me le dises...

TANIA. Et moi qui avais peur !

LEONIDE FEODOROVITCH. Non, ne crains rien, ce n'est pas un mal ! (A part) Comme cela se rencontre bien ! Puisque Kaptchitch ne vient pas, nous essayerons Sémion ce soir même... Et toi, ma chère, ne crains rien, il fera un excellent mari... La force qu'il possède, tout le monde l'a seulement chez les uns, elle se manifeste avec évidence, et chez les autres, elle ne se révèle pas.

TANIA. Que je vous remercie, barine ! Maintenant, je ne me ferai plus de souci... Moi qui avais peur ! Voilà ce que c'est que d'être ignorante.

LEONIDE FEODOROVITCH. Non, ne crains rien. Féodor !

SCENE XLIX

Les mêmes et Féodor Ivanitch.

LEONIDE FEODOROVITCH. Je sors maintenant ; quand je rentrerai, que je trouve tout prêt pour la séance de ce soir.

FEODOR IVANITCH. Mais Kaptchitch a fait dire qu'il ne pouvait pas venir.

LEONIDE FEODOROVITCH. Qu'est-ce que cela fait ? (Il met son pardessus) Nous aurons une séance d'essai avec notre médium. (Il sort. Féodor Ivanitch l'accompagne)

SCENE L

Tania seule puis Féodor Ivanitch.

TANIA. Il l'a cru ! Il l'a cru ! (Elle glapit et fait des bonds de joie) Oh ! Oui, il l'a cru ! Que je suis contente ! (Elle glapit) Maintenant je suis sûre de mon affaire, pourvu que Sémion ne se laisse pas intimider.

FEODOR IVANITCH. (Il rentre) Eh bien ! Tu as dit ton secret ?

TANIA. Je vous le dirai aussi, mais plus tard... Pour le moment, j'ai un service à vous demander.

FEODOR IVANITCH. Voyons, en quoi consiste ce service ?

TANIA. (Honteuse) Vous avez été pour moi un second père, et je vous parlerai comme à Dieu...

FEODOR IVANITCH. Voyons, sans détour, que veux-tu ?

TANIA. Ce que je veux ? Sémion m'a fait une proposition...

FEODOR IVANITCH. Ah ! C'est ce que j'ai vu... Cela s'explique...

TANIA. Pourquoi vous cacherais-je la vérité ? Je suis orpheline et vous connaissez les mœurs ici : tout le monde me court après, Grigori, puis l'autre... Je ne peux pas faire un pas sans les avoir à mes trousses... Ils croient que je n'ai pas une âme et que j'ai été créée pour leur amusement.

FEODOR IVANITCH. Tu es sage, toi ; aussi je t'aime bien.

TANIA. Sémion a écrit à son père, mais quand celui-ci m'a vue, aujourd'hui, il m'a dit : « Mon fils a des idées ! » Féodor Ivanitch (Elle salue) rendez-moi ce service : parlez avec le vieux, le père de Sémion ; moi, je les conduirai à la cuisine, et vous y viendrez aussi...

FEODOR IVANITCH. (Il sourit) C'est-à-dire, tu veux que je sois ton marieur... Bon, je veux bien.

TANIA. Oh ! Cher Féodor Ivanitch, je prierai toute ma vie Dieu pour vous.

FEODOR IVANITCH. Bon, bon, je viendrai ; ce que je promets, je le tiens. (Il reprend son journal)

TANIA. Vous serez un père pour moi ?

FEODOR IVANITCH. Bon, bon...

TANIA. Alors, je peux espérer ! (Elle sort)

SCENE LI

Féodor Ivanitch, seul.

FEODOR IVANITCH. (Branlant la tête) Une brave fille. Mais combien il y a de ces braves fillettes qui se perdent ! Il s'agit seulement de faiblir une fois, et alors elle passe des bras de l'un dans les bras de l'autre, et après, qui la tirera de la boue ? (Il reprend son journal) Eh bien, nous allons voir ce que devient le roi Georges ? Comment il se retournera !

RIDEAU.

ACTE II

La scène représente la cuisine des domestiques. Les trois moujiks, sans pelisse, assis autour de la table, boivent le thé, en s'épongeant la sueur du visage. Féodor Ivanitch, un cigare à la bouche, est à l'autre extrémité de la scène. Sur le grand poêle est étendu l'ancien chef de cuisine ; on ne le voit qu'à la cinquième scène.

SCENE I

Les trois moujiks et Féodor Ivanitch.

FEODOR IVANITCH. Voici mon conseil, ne t'y opposes pas. Ces jeunes gens désirent se marier, que Dieu bénisse leur union ! Tania est une brave et honnête fille. Ne t'inquiètes pas de ce qu'elle est bien attifée ; en ville, on ne peut pas faire autrement. Je te le répète : c'est une gentille et honnête fille.

LE DEUXIEME MOUJIK. Puisque Sémion le veut, tant pis pour lui ; c'est pas moi, c'est lui qui sera le mari ; seulement, je t'avoue que je la trouve trop propre... Je ne sais pas même comment la recevoir dans mon isba avec tous ses colifichets... Elle aura peur pour sa robe quand sa belle-mère voudra l'embrasser !

FEODOR IVANITCH. Eh ! Mon vieux, ce n'est pas la propreté, c'est le caractère qu'il faut voir ; si elle a bon caractère, elle sera obéissante et respectueuse...

LE DEUXIEME MOUJIK. Eh bien, je la pendrions, puisque mon gars s'est mis dans la tête qu'il la lui faut. Somme toute, c'est pas drôle de vivre avec une femme qu'on n'aime pas. Je consulterai ma vieille... et ensuite avec l'aide de Dieu.

FEODOR IVANITCH. Ainsi, c'est entendu ?

LE DEUXIEME MOUJIK. Je le crois...

LE PREMIER MOUJIK. Es-tu heureux, toi, Zackar ! Tu es venu pour l'achat du terrain, et tu ramènes une si belle bru !... Seulement, pour observer les formes, faudrait arroser les fiançailles...

FEODOR IVANITCH. Ca, c'est tout à fait superflu...(Un silence embarrassé.) Moi, je comprends très bien votre vie de paysan et, à vrai dire, je pense déjà moi-même à m'acheter un lopin, à me bâtir une isba et à avoir mon petit train... Peut-être irai-je dans votre pays...

LE DEUXIEME MOUJIK. C'est une vie bien agréable.

LE PREMIER MOUJIK. Effectivement, avec de l'argent on peut avoir tous les plaisirs au village.

LE TROISIEME MOUJIK. Qui dira le contraire ? Au village, en toutes choses, on est plus libre qu'à la ville.

FEODOR IVANITCH. Alors, si je viens dans votre pays, vous m'accepterez dans votre commune ?

LE DEUXIEME MOUJIK. Pourquoi pas ? Tu offriras de l'eau-de-vie aux vieux, ils t'accepteront immédiatement.

LE PREMIER MOUJIK. Venez ouvrir un cabaret ou quelque chose dans ce genre, et vous serez si heureux que vous ne voudrez plus mourir. Vous serez un tsar, et vous n'aurez qu'à commander.

FEODOR IVANITCH. Nous verrons... Seulement, je vous avoue que je voudrais bien finir mes vieux jours au village. Je ne suis point trop malheureux ici ; je serai même fâché de quitter... Léonide Féodorovitch est un homme bon, comme on n'en trouve plus.

LE PREMIER MOUJIK. Effectivement...mais pourquoi est-il si dur pour nous ?

FEODOR IVANITCH. Il ne demanderait pas mieux que de vous obliger.

LE DEUXIEME MOUJIK. Il a peur de sa femme.

FEODOR IVANITCH. Il n'a pas peur mais ils ne s'entendent pas...

LE TROISIEME MOUJIK. Mais toi, père, tu devrais bien nous rendre ce service. Comment vivre avec si peu de terre ?

FEODOR IVANITCH. Nous allons voir comment Tania arrangera les choses. Elle vous a promis de s'en occuper.

LE TROISIEME MOUJIK. (Il boit du thé) Aie pitié, père ; le terrain est si petit, que non seulement une vache mais un poulet ne peut pas s'y tourner !

FEODOR IVANITCH. Si cela ne dépendait que de moi ! (Au deuxième moujik) Alors, petit frère, nous allons marier Tania et ton fils ?

LE DEUXIEME MOUJIK. Puisque je l'ai dit, je ne reviendrai pas en arrière, même si l'on ne m'offre point de vodka... Pourvue qu'elle nous arrange notre affaire ?

SCENE II

Les mêmes et la cuisinière. (Elle regarde la poêle en gesticulant, puis se tourne vers Féodor Ivantich et lui parle avec volubilité).

LA CUISINIERE. On a fait monter Sémion auprès des maîtres ; le barine et l'autre, ce chauve évoque les diables, ont fait asseoir Sémion et lui ont dit d'agir à la place de Kaptchitch.

FEODOR IVANITCH. Qu'est-ce que tu inventes-là ?

LA CUISINIERE. Je n'invente rien, Jacoff vient de le dire à Tania.

FEODOR IVANITCH. C'est bien étrange !

SCENE III

Les mêmes et le cocher.

FEODOR IVANITCH. Qu'est-ce qu'il te faut ?

LE COCHER.(A Féodor Ivanitch) Dites au barine que je ne me suis pas engagé à vivre avec des chiens ; que d'autres le fassent si cela leur fait plaisir ; moi, je ne m'en soucie pas.

FEODOR IVANITCH. De quels chiens parles-tu ?

LE COCHER. Wassili Léonidovitch vient de nous envoyer, dans notre chambre de cochers, trois lévriers ; ils ont sali partout, ils ne cessent pas de hurler, et ne permettent pas qu'on les approche. Une peste qui nous dévorera... J'avais envie de leur casser les jambes à coups de triche !

FEODOR IVANITCH. Mais depuis quand avez-vous ces chiens à garder ?

LE COCHER. Aujourd'hui, on les a amenés de l'exposition. Il paraît que ce sont des chiens de prix ; que le diable les emporte ! Dites au maître, je vous en prie, qu'il faut choisir : nous ou les chiens !

FEODOR IVANITCH. Oui, ce n'est pas correct, j'en parlerai au barine...

LE COCHER. On pourrait les garder ici, chez Loukéria.

LA CUISINIERE. (Avec vivacité) C'est ici que les gens viennent dîner, et toi tu veux loger des chiens ?

LE COCHER. Et moi, j'ai dans ma chambre mes cafetans, les harnais, les tapis et les couvertures des voitures, et l'on exige de moi la propreté... Qu'on les garde chez le dvornik.

FEODOR IVANITCH. J'en parlerai à Wassili Léonidovitch.

LE COCHER. (Avec colère) Qu'il les pendre à son cou, les chiens et qu'il se promène avec. Il aime bien que je le mène en voiture. Krassavtchik était un beau cheval et dans quel état il me l'a mis... Ah ! La misérable vie qu'on mène dans cette maison. (Il sort en faisant taper la porte)

FEODOR IVANITCH. Oui, c'est du désordre, c'est du désordre... (aux moujiks) En attendant, au revoir, petits frères.

LES TROIS MOUJIKS. Que Dieu te garde ! (Féodor Ivanitch sort)

SCENE IV

Les mêmes, moins Féodor Ivanitch. Dès que Féodor Ivanitch est sorti, on entend des gémissements qui viennent de dessus le poêle.

LE DEUXIEME MOUJIK. Est-il propre, cet homme ? On dirait un général !

LA CUISINIERE. Allez, il est un homme heureux ; il a une chambre à lui, et le thé, le sucre, le blanchissage, lui sont donnés par les maîtres, et il a les restes de la table des maîtres.

L'ANCIEN CHEF. Comment ne serait-il pas heureux ? Il a assez volé pour cela, ce vieux malin !

LE DEUXIEME MOUJIK. Qui est-ce qui est là sur ce poêle ?

LA CUISINIERE. Qui le sait ?... Un homme ! (Un silence)

LE PREMIER MOUJIK. Mais chez vous aussi, à ce que je viens de voir, on ne se serre pas le ventre ; on nous a servi un vrai capital.

LA CUISINIERE. Ca, je le reconnais, nous n'avons pas à nous plaindre. Pour cela, elle n'est pas avare ! Tous les dimanches du pain riche, du poisson les jours de fête et de carême, et, si tu veux, tu peux faire gras.

LE DEUXIEME MOUJIK. Est-ce qu'ils bouffent pendant le carême ?

LA CUISINIERE. Mais presque tous ; il n'y a que le cocher, Sémion, l'économe et moi pour faire maigre ; tous les autres bouffent.

LE DEUXIEME MOUJIK. Et le maître ?

LA CUISINIERE. En v'là encore une idée ! Mais il y a longtemps qu'il ne sait plus que le carême existe...

LE TROISIEME MOUJIK. Oh ! Seigneur !

LE PREMIER MOUJIK. Ils sont les maîtres ; ce sont les livres qui veulent ça... l'instruction...

LE TROISIEME MOUJIK. Ils ont du pain blanc tous les jours, je croyons ?

LA CUISINIERE. Du pain blanc !... Je t'crois !... Si tu voyais tout ce qu'ils mangent !

LE PREMIER MOUJIK. Effectivement, la nourriture des maîtres est légère...

LA CUISINIERE. Légère, si vous voulez, mais ils ne manquent d'estomac.

LE PREMIER MOUJIK. Ils ont de l'appétit ?

LA CUISINIERE. Parce qu'ils boivent pour faire descendre les morceaux... Ce qu'ils ont de vins, de vodka, de liqueurs, de mousseux, de vins doux !... Chaque plat a son vin ! Ils mangent et boivent, mangent et boivent !...

LE PREMIER MOUJIK. En proportion, pour que cela emporte la mangeaille...

LA CUISINIERE. Ah ! Ils savent bien bouffer ; chez eux, ce n'est pas comme chez nous : on s'assied, on a vite fini de manger, on se signe et l'on se lève de table ; ils mangent toute la journée.

LE DEUXIEME MOUJIK. Comme les cochons, les pieds dans l'auge. (Les moujiks rient)

LA CUISINIERE. Dès que Dieu leur permet d'ouvrir les yeux, vite le samovar, du thé, du café, du chocolat... A peine ont-ils vidé deux samovars, que je dois préparer le troisième. Et voilà le déjeuner, puis le dîner, et de nouveau du café... A peine se sont-ils levés de table, que de nouveau du thé... Et après des zakouski, des bonbons, des biscuits, cela ne finit plus ! Quand ils sont au lit, ils mangent encore !...

LE DEUXIEME MOUJIK. Ca, c'est chouette ! (Il rit)

LE PREMIER ET LE DEUXIEME MOUJIK. Qu'as-tu ?

LE TROISIEME MOUJIK. Je voudrais passer au moins une journée comme ça...

LE DEUXIEME MOUJIK. Et quand est-ce qu'ils travaillent ?

LA CUISINIERE. A quoi veux-tu qu'ils travaillent ? Les cartes, le piano, ça c'est leur affaire. Dès que Mademoiselle ouvre les yeux, au piano et le tapage commence... Et l'autre qui est avec elle, la maîtresse, elle attend que le piano soit libre ; dès que l'une s'arrête, l'autre recommence le vacarme !... Quelquefois, elles mettent deux pianos, et à deux, ou même quatre à la fois, elles vous tapent dessus, qu'on les entend d'ici.

LE TROISIEME MOUJIK. Oh ! Seigneur !

LA CUISINIERE. Voici leur travail : le piano et les cartes ! Dès qu'ils sont ensemble, vite les cartes, le vin et le tabac, et comme ça toute la nuit : puis on se lève et l'on mange de nouveau.

SCENE V
Les mêmes et Sémion

SEMION. Thé et sucre à la compagnie !

LE PREMIER MOUJIK. Viens, prends aussi ta place.

SEMION. (Il s'approche de la table) Tous mes remerciements.

LE DEUXIEME MOUJIK. Eh bien, qu'est-ce qu'on y faisait ?

SEMION. Je n'y comprends rien, je ne sais même pas comment raconter ça...

LE DEUXIEME MOUJIK. Voyons, voyons...

SEMION. Ils ont cherché chez moi une force... Moi, je n'y ai rien compris, mais Tania m'a dit : « Va, nous arrangerons l'affaire des terrains pour nos moujiks ».

LE DEUXIEME MOUJIK. Mais comment arrangera-t-elle cela ?

SEMION. Je ne le comprends pas ; elle ne m'a rien dit ; elle m'a seulement commandé de faire tout ce qu'elle me dira.

LE DEUXIEME MOUJIK. Mais que t'a-t-elle fait faire ?

SEMION. Pour le moment, rien. On m'a dit de m'asseoir sur une chaise, on a éteint les bougies et l'on m'a dit de m'endormir. Tania s'est cachée, les maîtres ne voient rien, et moi je vois.

LE DEUXIEME MOUJIK. Mais à quoi bon toutes ces grimaces ?

SEMION. Qui le sait ! Je n'y comprends rien.

LE PREMIER MOUJIK. Effectivement, pour passer le temps.

LE DEUXIEME MOUJIK. Non, évidemment, nous ne comprenons rien à toutes ces affaires des maîtres. Mais, dis-moi, as-tu mis de côté beaucoup d'argent ?

SEMION. Je n'ai rien, tout ce que j'ai gagné, a été dépensé ?

LE DEUXIEME MOUJIK. Tu sais, Sémion, si l'affaire des terrains s'arrange, je te prends au village.

SEMION. Je ne demande pas mieux, moi.

LE DEUXIEME MOUJIK. Tu t'es gâté ici, tu n'auras plus de goût pour la charrue ?

SEMION. Labourer ? Mais tout de suite ! Semer, faucher, tout ce que vous voulez ; mes bras sont bons pour ça...

LE PREMIER MOUJIK. Pourtant, après la ville, le village ne te fait pas envie ?

SEMION. On peut être heureux au village.

LE PREMIER MOUJIK. Voilà l'oncle Mitri qui convoite ta place ; il voudrait tâter de la vie délicate.

SEMION. Eh ! Oncle Mitri, vous en aurez bientôt assez ; de loin, c'est facile, y a pas mal à courir, on s'exténue...

LA CUISINIERE. Si tu pouvais voir un de leurs bals, oncle Dmitri ; c'est ça qui t'épaterait !

LE TROISIEME MOUJIK. Eh ben quoi ! Ils mangent et ils boivent ?

LA CUISINIERE. Féodor Ivanitch m'a un jour fait monter pour voir. Ce qu'il y avait là de barinias et toutes parées, parées et nues jusqu'à la ceinture, et les bras nus aussi.

LE TROISIEME MOUJIK. Oh ! Seigneur !

LE DEUXIEME MOUJIK. (Il crache) C'est pas honnête ! Fi...

LE PREMIER MOUJIK. C'est le climat qui demande qu'elles soient nues ?

LA CUISINIERE. Oui, mes chers oncles, et j'étais toute sotte de les voir montrer ainsi leurs corps... Et me croirez-vous, des vieilles comme notre barinia, qui a déjà des petits-fils, elles se sont aussi mises toutes nues !

LE TROISIEME MOUJIK. Oh ! Seigneur !

LA CUISINIERE. Et pis, dès que la musique jouait, tous ces messieurs viennent, chacun vers la sienne, la prend dans ses bras, et puis tourne, tourne avec...

LE DEUXIEME MOUJIK. Et les vieilles aussi ?

LA CUISINIERE. Les vieilles aussi !

SEMION. Non, les vieilles restent assises.

LA CUISINIERE. Qu'est-ce que tu chantes ? Je l'ai vu, moi-même !...

SEMION. Mais non...

LE VIEUX CHEF. (Il sort la tête du poêle et d'une voix enrouée) C'est la polka-mazurka, sotte que tu es ; toutes les dames la dansent.

LA CUISINIERE. Et toi, danseur, tiens-toi tranquille ; v'là qu'on vient.

SCENEVI

Les mêmes et Grigori – Le vieux chef se dissimule sur son poêle.

GRIGORI. (A la cuisinière) Donne de la choucroute.

LA CUISINIERE. C'est à peine que je remonte de la cave et y faut de nouveau y descendre... Qui c'est qui veut de la choucroute ?

GRIGORI. Les demoiselles... Un peu vite, allons, dépêche-toi, tu l'enverras par Sémion, moi, je n'ai pas le temps...

LA CUISINIERE. Eh ben voilà, quand ils ont mangé tant de douceurs que ça ne descend plus, ils ont envie de choucroute...

LE PREMIER MOUJIK. C'est pour nettoyer ?...

LA CUISINIERE. Certes, ils ont fait une place, il faut remplir le vide... (elle prend une assiette)

GRIGORI. (Aux moujiks) Et vous ? Vous prenez vos aises ici ; méfiez-vous, si la barinia le sait, vous en recevrez plus que ce matin... (Il rit et sort)

SCENE VII

Les trois moujiks, Sémion et le vieux chef sur le poêle.

LE PREMIER MOUJIK. Effectivement, a-t-elle tempêté ce matin !

LE DEUXIEME MOUJIK. Le barine aurait voulu prendre notre parti, mais quand il l'a vue enragée comme ça, il est vite rentré dans sa chambre : « Va, que le diable t'emporte ! »

LE TROISIEME MOUJIK. C'est comme chez moi, quand ma vieille s'enrage, je quitte l'isba, car, voyez-vous, elle pourrait me tuer avec son balai, elle sait plus ce qu'elle fait ; oh, Seigneur !

SCENE VIII

Les mêmes et Jacoff, il entre en courant, une ordonnance de médecin à la main.

JACOFF. Cours vite, Sémion, à la pharmacie ; tu rapporteras ces poudres pour la barinia.

SEMION. Mais le barine m'a commandé de ne pas m'éloigner de la maison.

JACOFF. Tu as tout le temps, on aura besoin de toi après le thé... Thé et sucre à la compagnie !

LE PREMIER MOUJIK. Soyez le bienvenu !... (Sémion sort)

JACOFF. N'ai pas le temps, suis trop pressé, tout de même versez-moi une tasse...

LE PREMIER MOUJIK. Nous parlions de votre bariana, comme elle était enragée ce matin...

JACOFF. Oh ! C'est une poudre... Elle sait plus ce qu'elle fait, elle en pleure même quelquefois...

LE PREMIER MOUJIK. Je voulais encore vous demander : elle a crié macrobe, macrobe ; queu que ça veut dire ?

JACOFF. Oh ! Ces macrobes, ils disent queu ce sont des petits vers qui sont cause de toutes les maladies et que vous en avez apporté... Après que vous êtes partis, on a lavé, lavé et aspergé tous les endroits où vous avez passé, ça fait mourir les vers...

LE DEUXIEME MOUJIK. Mais où qu'elle voit ces vers sur nous ?

JACOFF. (Il boit le thé) Mais, elle dit qu'ils sont si petits qu'on ne les voit pas même avec des verres...

LE DEUXIEME MOUJIK. Alors, comment sait-elle que ces vers sont sur moi ? C'est peut-être elle qui en a ?

JACOFF. Eh ben ! Va lui demander...

LE DEUXIEME MOUJIK. Et moi, je crois que tout ça, c'est des blagues !

JACOFF. Je l crois aussi ; faut ben que les médecins inventent queuq'chose... Pourquoi qu'on les paierait ? Il y en a un qui vient chez nous tous les jours. Il vient, il blague un moment, et il emporte dix roubles...

LE DEUXIEME MOUJIK. Tu mens ?

JACOFF. Il y en a un autre, on lui donne chaque fois cent roubles...

LE PREMIER MOUJIK. C'est-y possible !

JACOFF. Ca t'étonne ? Mais y en a qui demandent mille roubles : « Donne mille roubles si tu veux que j'aille chez toi ; si tu ne veux pas, crève... »

LE TROISIEME MOUJIK. Oh ! Seigneur !

LE DEUXIEME MOUJIK. Eh ben, ce docteur, sait-il une parole qui chasse le mal ?

JACOFF. Faut le croire ! J'ai été autrefois chez un général, un homme fier, toujours en colère... Un jour sa fille est tombée malade ; il a aussitôt envoyé chercher le docteur... Mille roubles... Le docteur est venu... Eh ben, le général l'a contrarié... Voilà que mon médecin lui tombe dessus : « Ah ! C'est comme ça que tu me respectes ; eh ben, je m'en vais. » Alors le général a perdu toute sa fierté, il s'est fait tout petit, pourvu que cet homme ne s'en aille pas...

LE PREMIER MOUJIK. Mais lui a-t-on donné les mille roubles ?

JACOFF. J'crois ben !...

LE DEUXIEME MOUJIK. Voilà de l'argent jeté par la fenêtre... Ce qu'un moujik aurait pu avoir de terre avec cet argent !

LE TROISIEME MOUJIK. Et moi je déclare que ce sont des blagues. Dans le temps, quand ma jambe a suppuré, je l'ai fait soigner pour cinq roubles et ça n'allait pas mieux ; alors j'ai planté là tous les remèdes et elle s'est guérie toute seule. (Le vieux chef sur le poêle tousse)

JACOFF. Il est de nouveau là, ce pauvre homme ?

LE PREMIER MOUJIK. Qui qu'est cet homme ?

JACOFF. C'était le chef de cuisine de notre barine ; maintenant il vient voir Loukéria.

LE PREMIER MOUJIK. Est-ce qu'il habite ici ?

JACOFF. Non, on ne le lui permet pas... Quand il a deux ou trois copeks, il passe la nuit à l'asile... Quand il a bu tout son argent, il revient...

LE DEUXIEME MOUJIK. Et comment est-il devenu si misérable ?

JACOFF. Peu à peu ! Et quel homme important c'était ! Comme un barine ! Portait une montre d'or... avait quarante roubles d'appointements par mois... et maintenant, sans Loukénia, il serait depuis longtemps mort de faim.

SCENE IX

Les mêmes et la cuisinière, elle apporte la choucroute.

JACOFF. (A la cuisinière) Paviel Pétrovitch est de nouveau ici, à ce que je vois ?

LA CUISINIERE. Mais où serait-il ? On ne peut pas le laisser périr de froid dans la rue ?

LE PREMIER MOUJIK. Voilà ce que produit le vin ! (Il fait claquer sa langue en signe de regret)

LE DEUXIEME MOUJIK. C'est connu : où l'homme est plus fort que la pierre, ou plus mou que l'eau.

LE VIEUX CHEF. (Il descend du poêle. Ses mains et ses pieds tremblent) Loukéria, un petit verre, je t'en prie ?

LA CUISINIERE. Je t'en donnerai des petits verres ! En v'là des fantaisies !

LE VIEUX CHEF. Tu ne crains pas Dieu, je meurs... petits frères !

LA CUISINIERE. Retourne sur ton poêle, te dis-je.

LE VIEUX CHEF. Cuisinière, un demi-verre, pour l'amour du Christ, comprends-tu, je mendie pour l'amour du Christ.

LA CUISINIERE. Va, va, je te donnerai du thé...

LE VIEUX CHEF. Je me fiche de ton thé, ce n'est pas une boisson... au moins une gorgée de vodka... Loukéria ?

LE TROISIEME MOUJIK. Oh ! le pauvre, comme il souffre !

LE DEUXIEME MOUJIK. Tu pourrais bien lui donner un peu.

LA CUISINIERE. (Elle sort une bouteille d'un placard et remplit un petit verre) Voilà, c'est tout ce que tu auras.

LE VIEUX CHEF. (Il agrippe et boit en tremblant) Loukénia, cuisinière, je bois, je bois... compris... et toi tais-toi.

LA CUISINIERE. Retourne à ton poêle et qu'on ne t'entende plus souffler... (Le vieux chef regagne le dessus du poêle en maugréant)

LE DEUXIEME MOUJIK. (Après un silence) Voilà ce que j'ai voulu encore te demander : cette jeune fille, notre payse qui est ici en service, est-ce une honnête fille ?

JACOFF. C'est une brave fille, on n'en peut pas dire de mal.

LA CUISINIERE. Eh bien, mon oncle, je te dirai toute la vérité, moi, qui connais bien la maison ici ; si tu veux prendre Tania pour bru, dépêche-toi, emmène-là vite avant qu'elle ait fauté, car cela ne manquera pas...

JACOFF. Oui, c'est la vérité. Cet été nous avons chez nous une autre jeune fille, Nathalie, une brave fille. Eh bien, elle s'est perdue, tout comme celui-là. (Il indique le chef)

LA CUISINIERE. Ce qu'il se perd ici de jeunes filles, mes vieux ! C'est à n'en pas croire ses yeux ! ... Elles sont attirées par le travail facile et la bonne nourriture, mais avec cette bonne nourriture on est vite hors du bon chemin, et une fois sur cette route, cela ne dure pas longtemps ! On en veut une nouvelle, plus fraîche, aucune ne fait pas long feu. Ainsi cette pauvre Nathalie, dès qu'elle a fauté on l'a chassée, elle a accouché, elle est tombée malade, et le printemps dernier elle est morte à l'hôpital... Mais quelle brave fille c'était !

LE TROISIEME MOUJIK. Oh ! Seigneur ! Et personne n'a eu pitié d'elle ?

LE VIEUX CHEF. Eh oui, pitié, est-ce qu'ils savent ce que c'est que la pitié ? (Il met les jambes hors du poêle) Moi, je me suis grillé trente ans devant leur fourneau, et quand on n'a plus eu besoin de moi, on m'a dit : « Va crever comme un chien ». V'là leur pitié.

LE PREMIER MOUJIK. Effectivement, c'est connu !

LE VIEUX CHEF. Est-ce que tu comprends quelque chose ? Est-ce que tu sais ce que c'est qu'un sauté à la Beaumont, et une bavasari, sais-tu ce que c'est ? Ce que je savais faire, moi ! Songes-y : l'empereur a mangé de ma cuisine, et maintenant on n'a plus besoin de moi. Mais je ne me laisserai pas marcher dessus...

LA CUISINIERE. Oui, oui, assez blagué... Cache-toi vite, sinon Féodor Ivanitch ou quelqu'un d'autre entrera et l'on nous chassera tous les deux. (Un silence)

JACOFF. Ainsi, vous connaissez mon village ?

LE DEUXIEME MOUJIK. Si je le connais ! Il n'est qu'à dix-sept verstes de chez nous et à gué encore plus près. Est-ce que tu as gardé ta terre ?

JACOFF. Mon frère y est resté, et moi je lui envoie de l'argent. Me voilà cloué ici, et comme je meurs d'envie d'y retourner !...

SCENE X

Les mêmes et Tania (Elle entre en courant)

TANIA. Jacoff Ivanitch, vous restez à vous amuser ici, elle vous appelle.

JACOFF. J'y vais, qu'y a-t-il encore ?

TANIA. Fifka aboie, elle a faim et la barinia dit : « Quel méchant homme que ce Jacoff ! Il y a longtemps que Fifi a faim et il ne lui donne rien à manger. » (Elle rit)

JACOFF. (Il se lève pour partir) Oh ! Elle est en colère ; pourvu que cela lui passe.

LA CUISINIERE. (A Jacoff) N'oubliez pas la choucroute.

JACOFF. Donnez, donnez... (Il prend la choucroute et sort)

SCENE XI

Les mêmes, moins Jacoff.

LE PREMIER MOUJIK. Qui est-ce qui a faim ?

TANIA. Le chien, le chien de Madame. (Elle s'assied et prend la théière) Y a-t-il encore du thé ? Je vous en apporte. (Elle met des feuilles de thé dans la théière)

LE DEUXIEME MOUJIK. On prépare un dîner pour le chien ?

TANIA. Je crois bien ; on lui prépare une côtelette spéciale, pour qu'elle ne soit pas grasse et moi je lave le linge du chien.

LE TROISIEME MOUJIK. Oh ! Seigneur ! Seigneur !

TANIA. Comme ce barine qui a enterré son chien.

LE DEUXIEME MOUJIK. Comment cela ?

TANIA. Il y avait un barine dont le chien avait crevé ; c'était en hiver ; il partit avec son cocher pour l'enterrer. Au retour, le froid était très vif et le cocher ne faisait que s'essuyer le

nez ; et le barine pleurait, pleurait... Voulez-vous encore du thé ? (Elle remplit les tasses) Le cocher ne cessait pas de s'essuyer le nez et le barine lui dit : « Pourquoi pleures-tu ? » Et le cocher répondit : « Comment, barine, ne pas pleurer un si bon chien ? » (Elle rit)

LE DEUXIEME MOUJIK. Et j'crois qu'en réalité il se disait : « Si tu avais crevé toi-même, je n'aurais pas pleuré non plus. » (Il rit)

LE VIEUX CHEF. (Du haut du poêle) C'est juste.

TANIA. Le barine revient à la maison et va tout de suite vers la barinia : « Quel brave homme que notre cocher ! Il a pleuré tout le temps notre chien ; qu'on lui dise de monter... Voici, cocher, de la vodka et un rouble pour ton bon cœur. » (Tous les moujiks rient)

LE TROISIEME MOUJIK. Tu t'entends à faire rire le monde, ma belle ?

TANIA. Prenez encore du thé... Eh oui, de loin la vie ici semble bonne, et moi je vous assure que cela me dégoûte d'enlever après eux toutes ces saletés... Fi ! ... On est beaucoup mieux au village. (Elle verse du thé dans les tasses que les moujiks ont retournées) Prenez, prenez du thé.

LE PREMIER MOUJIK. Et notre affaire, ma belle ?

TANIA. Cela marche...

LE PREMIER MOUJIK. Sémion nous a raconté...

TANIA. (Avec vivacité) Il a raconté ?

LE DEUXIEME MOUJIK. Mais on ne comprend pas ce qu'il veut dire.

TANIA. Pour le moment, je n'ai rien à dire, je machine, je machine... Le voilà, votre papier. (Elle montre l'acte qu'elle tient sous son tablier) Si je pouvais seulement mener à bien une seule chose... (Elle glapit) Oh ! Que je serais contente !

LE TROISIEME MOUJIK. Prends garde, ne perds pas notre papier, il a coûté de l'argent.

TANIA. Soyez tranquilles, pourvu qu'il signe.

LE TROISIEME MOUJIK. Qu'il le signe, c'est tout ce que nous demandons. (Il retourne sa tasse à l'envers) J'ai assez...

TANIA. (A elle-même) Il signera, vous verrez, il signera !... Prenez encore du thé... (Elle remplit les tasses)

LE TROISIEME MOUJIK. Si tu nous arranges cela, nous te marierons et je viendrai danser à ta noce ; je n'ai jamais dansé, mais cette fois, je danserai. (Un silence)

LE DEUXIEME MOUJIK. (Il examine Tania) Seulement, je te dirai la vérité : tu ne vaudras rien pour le travail du moujik...

TANIA. Moi ! Vous croyez peut-être que je n'ai pas de force ; si vous voyiez comme je serre ma barinia ! Je suis sûre qu'un de vous n'en ferai pas autant.

LE DEUXIEME MOUJIK. Mais où est-ce que tu la serres ?

TANIA. Mais elle a une sorte de veste avec des baleines, et il y a des ficelles, et alors il faut serrer très fort cette veste ; il arrive même que je crache dans mes mains pour pouvoir serrer plus fort.

LE DEUXIEME MOUJIK. C'est comme lorsque j'attelle...

TANIA. Oui, oui, seulement je ne peux pas, moi, appuyer le genou contre elle... (Elle rit)

LE DEUXIEME MOUJIK. Mais pourquoi la serres-tu comme ça ? Est-ce qu'elle fait pénitence ?

TANIA. Pour être belle.

LE PREMIER MOUJIK. Tu la serres pour lui arrondir le ventre, c'est plus joli ?...

TANIA. Quelquefois je tire si fort que je lui vois jaillir les larmes des yeux et elle crie : « Encore ! » Vrai, mes mains me brûlent comme du feu, après cela, et vous dites que je n'ai pas de force ! (Les moujiks rient et branlent la tête)
Mais je perds mon temps. (Elle sort en courant et en riant aux éclats)

LE TROISIEME MOUJIK. Brave jeune fille, elle sait bien faire rire le monde

SCENE XII

Les trois moujiks, la cuisinière, le vieux chef (sur le poêle), Sakhatov et Wassili Léonidovitch (Le premier tient à la main une cuillère à thé.)

WASSILI LEONIDOVITCH. Ce n'était pas tout à fait un dîner, un déjeuner dînatoire, mais un déjeuner chic... du jambon fumé de cochon de lait exquis ! Roulier fait les choses à merveille... J'en reviens maintenant. (Il aperçoit les moujiks) Ah ! Ces moujiks sont de nouveau là ?

SAKHATOV. Oui, tout cela est très bien ; mais nous sommes venus pour cacher un objet ; où allons-nous le mettre ?

WASSILI LEONIDOVITCH. Pardon, un instant, je suis à vous... (A la cuisinière) Où sont mes chiens ?

LA CUISINIERE. Les chiens sont chez les cochers. On ne peut pas les garder dans la cuisine des domestiques.

WASSILI LEONIDOVITCH. Bon, bon, ils sont avec les cochers...

SAKHATOV. J'attends...

WASSILI LEONIDOVITCH. Pardon, pardon... Hein ? Il faut cacher la cuillère ? Eh bien ! Nous allons la mettre dans la poche d'un de ces moujiks, de celui-là. Hein ? Hein ? Où est ta poche ?

LE TROISIEME MOUJIK. Ma poche ? Quel besoin as-tu de ma poche ? J'ai de l'argent, dans ma poche.

SAKHATOV. Eh bien, où est ta bourse ?

LE TROISIEME MOUJIK. Et pourquoi faire ?

LA CUISINIERE. Voyons, c'est le jeune barine.

WASSILI LEONIDOVITCH. (Il rit) Savez-vous pourquoi il a eu peur ? Il a là tout un magot ? Hein ?

SAKHATOV. Oui, je comprends ; eh bien, parlez aux moujiks, et moi, pendant ce temps, à leur insu je cacherai la cuillère dans cette sacoche.

WASSILI LEONIDOVITCH. Très bien, très bien. Eh bien, mes braves ? Est-ce que vous achetez le terre ?

LE PREMIER MOUJIK. Nous faisons des offres de tout notre cœur, mais l'affaire ne s'emmanche pas...

WASSILI LEONIDOVITCH. Ne faites pas les avarés... La terre, c'est un trésor ; je vous ai parlé de la culture de la menthe, mais on peut aussi parler du tabac.

LE PREMIER MOUJIK. Effectivement, on peut présenter toute sorte de produits.

LE TROISIEME MOUJIK. Mais tu ferais bien, jeune barine, de persuader ton père ; car, vois-tu, notre terre est si petite que non seulement une vache, mais même un poulet, ne peut pas s'y tourner...

SAKHATOV. (Il a caché la cuillère dans la sacoche du troisième moujik) C'est fait ! Allons-nous en... (Il sort)

WASSILI LEONIDOVITCH. Ne faites pas les avarés. Eh bien, à tout à l'heure. (Il sort)

SCENE XIII

Les trois moujiks, la cuisinière, le vieux chef (sur le poêle)

LE TROISIEME MOUJIK. J'ai dit que nous ne devions pas rester dans cette maison. Voilà qu'il est venu pour nous prendre notre argent... Qué que ça veut dire ?

LE DEUXIEME MOUJIK. Faut croire qu'il a bu un coup de trop (Les moujiks se lèvent et se signent)

LE PREMIER MOUJIK. Eh bien, la belle, où nous coucheras-tu ?

LA CUISINIÈRE. Un de vous dormira sur le poêle et les autres sur les bancs.

LE TROISIÈME MOUJIK. Que le Christ soit avec moi ! (Il se signe)

LE PREMIER MOUJIK. Si le bon Dieu permettait que l'affaire se fasse aujourd'hui (Il s'étend sur le banc), demain, après-midi, je cours à la machine, et demain je suis à la maison.

LE DEUXIÈME MOUJIK. Est-ce que vous éteignez la lumière ?

LA CUISINIÈRE. Comment peut-on ici ? On vient sans cesse demander ceci ou ça... Couchez-vous, couchez-vous ! Moi, je veillerai...

LE DEUXIÈME MOUJIK. Faut prendre de la peine quand on vit sur une petite terre... Depuis Noël j'achète du pain... La paille aussi est finie... Ah ! Si le barine voulait accepter l'offre ! ... Je prendrais tout de suite Sémion à la maison...

LE TROISIÈME MOUJIK. Prions la sainte Vierge au ciel : peut-être aura-t-elle pitié de nous !

SCÈNE XIV

Un silence, des soupirs. On entend ensuite des pas, un bruit de voix, les portes s'ouvrent toutes grandes et les personnages suivants entrent avec précipitation : Grossman, il a les yeux bandés et il tient Sakhatov par la main ; le professeur et le médecin, une grosse dame et Léonide Féodorovitch, Betsy et Pétritcheff, Wassili Léonidovitch et Marie Constantenovna, Anna Pavlovna et la baronne, Féodor Ivanitch et Tania. Les trois moujiks, la cuisinière et le vieux chef (invisible). Les moujiks se réveillent en sursaut. Grossman entre à grands pas et s'arrête.

LA GROSSE DAME. Soyez tranquilles, je ne le quitte pas des yeux ; je me suis chargée de le surveiller et je fais mon devoir. Non, Monsieur Sakhatov, vous ne devez pas le diriger.

SAKHATOFF. Mais je ne le dirige pas...

LA GROSSE DAME. Mais vous ne devez pas non plus le gêner...(A Léonide Féodorovitch) Ces expériences me sont très familières, je les ai faites moi-même. Il y a des jours où je sens des fluides.

LEONIDE FEODOROVITCH. Je prie qu'on observe le silence.

LA GROSSE DAME. Ah ! Je connais bien tout cela, je connais bien tout cela... Dès que l'attention est distraite, je ne peux plus... (Léonide Féodorovitch a le doigt sur la bouche. Ils tournent tous autour des premier et second moujiks et s'approchent du troisième. Grossman se heurte contre le banc)

LA BARONNE. Mais dites-moi, chère, il est payé pour cela ?

ANNA PAVLOVNA. Je ne saurais vous dire.

LA BARONNE. Mais c'est un monsieur.

A NNA PAVLOVNA. Oh ! Oui.

LA BARONNE. Cela tient du miracle, n'est-ce pas ? Comment peut-il deviner ainsi ?

A NNA PAVLOVNA. Je ne saurais le dire, mon mari vous l'expliquera. (Elle aperçoit les moujiks et les regarde fixement) Pardon, qui sont ces gens ? (La baronne s'approche du groupe)

(A la cuisinière) Qui a laissé les moujiks entrer ?

LA CUISINIERE. C'est Jacoff qui les a amenés.

A NNA PAVLOVNA. Et qui en a donné l'ordre à Jacoff ?

LA CUISINIERE. Je n'en sais rien. Féodor Ivanitch a vu aussi les moujiks...

A NNA PAVLOVNA. Léonide ! (Léonide Féodorovitch n'entend pas, absorbé par la recherche de la cuillère et le soin de faire observer le silence)

Qu'est-ce que cela signifie, Féodor Ivanitch ? N'avez-vous pas vu que j'ai fait désinfecter l'antichambre et maintenant vous laissez contaminer la cuisine ?

FEODOR IVANITCH. J'ai pensé qu'il n'y avait pas de danger ici... Ces hommes sont venus du village pour affaire...

ANNA PAVLOVNA. Mais j'ai donné l'ordre qu'il n'y ait plus de trace d'eux dans la maison... N'ai-je pas donné cet ordre ? (Elle s'approche du groupe qui entoure les moujiks) Ne les touchez pas, ne les touchez pas, ils portent tous les germes de la diphtérie. (Personne ne l'entend. Elle s'éloigne avec dignité et reste immobile à regarder les autres)

PETRITCHEFF. (Il flaire) Je ne sais pas si ce sont les germes de la diphtérie, mais je flaire des germes ici... Sentez-vous ?

BETSY. Ne dites pas de sottises. Wovo ! Dans quelle sacoche ?

WASSILI LEONIDOVITCH. Par là, par là, il est sur la piste...

PETRITCHEFF. (Se bouchant le nez) Je me demande si des essences ne seraient pas plus nécessaires ici que des Esprits ?

BETSY. C'est maintenant que vos cigarettes viendraient à propos. Fumez, fumez plus vite et plus près de moi. (Pétritcheff se penche et fume autour de Betsy)

WASSILI LEONIDOVITCH. Il brûle, il brûle... Hein ?

GROSSMAN. (Il tourne en cherchant avec agitation autour du troisième moujik) C'est ici, c'est ici, je sens que c'est ici.

LA GROSSE DAME. Vous sentez des fluides ? (Grossman se penche sur la sacoche et en retire la cuillère)

TOUS. Bravo ! Bravo ! (Enthousiasme général)

WASSILI LEONIDOVITCH. Ah ! Ah ! C'est là qu'on trouve notre cuillère ! (Au troisième moujik) C'est toi qui l'as volée ?

LE TROISIEME MOUJIK. Je n'ai pas pris ta cuillère, qu'est-ce que tu racontes ? Je n'ai rien pris, je n'ai rien pris ! J'ai dit qu'il machinait quelque chose ! Ne m'a-t-il pas demandé ma bourse ? Je n'ai rien pris, je prends à témoin le Christ que je n'ai rien pris. (Wassili Léonidovitch, Pétritcheff, Betsy et Marie Constantinovna l'entourent et rient)

LEONIDE FEODOROVITCH. (En colère à son fils) Toujours des bêtises... (Au troisième moujik) Ne te tourmentes pas, mon brave homme, nous savons bien que tu n'as rien pris ; c'était une expérience.

GROSSMAN. (Il enlève le bandeau de ses yeux et fait mine de se réveiller du sommeil somnambulique. Un verre d'eau, s'il vous plaît ? (Tout le monde l'entoure et s'occupe de lui)

WASSILI LEONIDOVITCH. J'invite les personnes que cela peut amuser à venir avec moi voir mes chiens ; j'ai là un mâle épatant.

BETSY. Fi ! Quel vilain mot ! Ne peux-tu pas dire tout simplement : un chien ?

WASSILI LEONIDOVITCH. Non, je ne peux pas dire de toi : « Quel homme épatant que cette Betsy ! » Il faut que je dise : cette demoiselle ! N'est-ce pas, Marie Constantinovna, j'ai raison ? (Il rit)

MARIE CONSTANTINOVNA. Allons voir les chiens. (Marie Constantinovna, Betsy, Pétritcheff et Wassili Léonidovitch sortent)

SCENE XV

Les mêmes, moins Marie Constantinovna, Betsy, Pétritcheff, Wassili Léonidovitch ;

LA GROSSE DAME. (A Grossman) Eh bien, cela va mieux ? Vous êtes remis ? (Grossman ne répond pas. A Sakhatov) Vous avez senti le fluide, monsieur Sakhatov ?

SAKHATOV. Je n'ai rien senti du tout. C'est bien, c'est bien ! C'est très réussi !

LA BARONNE. Admirable ! Il n'en souffre pas ?

LEONIDE FEODOROVITCH. Pas le moins du monde.

LE PROFESSEUR. (A Grossman) Veuillez prendre cela. (Il lui tend un thermomètre) Avant l'expérience, il y avait 37°,2 (Au médecin) N'est-ce pas, monsieur le docteur ? Veuillez d'ailleurs vérifier son pouls, nous devons constater une perte de force, c'est inévitable

LE MEDECIN. (A Grossman) Donnez-moi votre pouls, cher monsieur ; nous allons compter... (Il sort sa montre et tient le poignet de Grossman)

LA GROSSE DAME. (A Grossman) Permettez mais l'état dans lequel vous vous trouviez ne peut pas être considéré comme un sommeil ?

GROSSMAN. (Fatigué) C'est de l'hypnose...

SAKHATOV. Il faut donc admettre que vous vous êtes hypnotisé vous-même ?

GROSSMAN. Et pourquoi pas ? L'hypnose peut se produire non seulement par association d'idées, au son du tam-tam, comme à la clinique de Charcot, mais dès qu'on entre dans une zone hypnogène.

SAKHATOV. Oui, oui, mais j'aurais bien voulu avoir une définition plus nette de l'hypnose.

LE PROFESSEUR. L'hypnose est le phénomène de la transformation d'une énergie en une autre.

GROSSMAN. Ce n'est pas la définition de Charcot.

LE MEDECIN. (Lâchant le poignet de Grossman) Maintenant, nous allons voir la température...

SAKHATOV. Permettez, permettez, Libeau vient de me dire à moi-même...

LA GROSSE DAME. (L'interrompant) Permettez, je suis de l'avis du professeur, et voulez-vous une preuve ? Lorsque, après ma maladie, je suis restée sans connaissance, j'ai éprouvé tout à coup une envie irrésistible de parler. Je suis d'ordinaire très silencieuse, mais j'avais besoin de parler, et j'ai parlé... parlé... que tout le monde en était émerveillé... (A Sakhatov) Mais il me semble que je vous ai interrompu ?

SAKHATOV. (Avec dignité) Point du tout ; continuez, je vous prie...

LE MEDECIN. Le pouls 82, la température a augmenté de 0°,3.

LE PROFESSEUR. Voilà ma théorie confirmée, c'est ce que je disais. (Il sort son calepin et note) 82, n'est-ce pas ? et 37 et 5, n'est-ce pas ? Dès que l'hypnose a été provoquée, l'activité du cœur a été aussitôt accélérée.

LE MEDECIN. En ma qualité de médecin, je peux attester que vos prévisions ont été complètement justifiées.

LE PROFESSEUR. (A Sakhatov) Vous disiez ?...

SAKHATOV. J'ai voulu dire que Libeau lui-même m'a déclaré que l'hypnose n'est qu'un état psychique particulier qui augmente la susceptibilité de suggestion.

LE PROFESSEUR. C'est ça, c'est ça, je ne dis pas non, mais, avant tout, la loi des équivalences.

GROSSMAN. Mais Libeau est loin d'être une autorité, tandis que Charcot a étudié la question à fond et a prouvé que l'hypnose provoquée par traumatisme... (Sakhatov, Grossman et le professeur parlent tous les trois ensemble)

SAKHATOV. Mais je ne nie pas l'autorité de Charcot, je la reconnais aussi. Je vous répète seulement ce que m'a dit Libeau.

GROSSMAN. (S'échauffant) Il y a trois mille malades à la Salpêtrière, j'y suis resté toute une année pour suivre la clinique.

LE PROFESSEUR. Permettez, monsieur, il ne s'agit pas de cela...

LA GROSSE DAME. (Les interrompant) Je vais vous dire cela en deux mots ; quand mon mari a été malade, tous les médecins l'avaient abandonné...

LEONIDE FEODOROVITCH. Rentrons au salon, messieurs et mesdames, baronne !
(Tous sortent en parlant à la fois et en se coupant mutuellement la parole)

SCENE XVI

Les trois moujiks, la cuisinière, Féodor Ivanitch, Tania, le vieux chef (sur le poêle), Léonide Féodorovitch et Anna Pavlovna.

ANNA PAVLOVNA. (Elle retient par le bras Léonide Féodorovitch) Combien de fois vous ai-je prié de ne pas donner des ordres dans ma maison ? Vous ne pensez qu'à vos Esprits, et c'est moi qui doit diriger la maison. Vous nous ferez tous contaminer.

LEONIDE FEODOROVITCH. Mais quoi ? Comment ! Je ne vous comprends pas ?

ANNA PAVLOVNA. Vous ne me comprenez pas ? Des hommes malades de diphtérie passent la nuit à la cuisine qui est en contact perpétuel avec le reste de la maison !

LEONIDE FEODOROVITCH. Mais moi...

ANNA PAVLOVNA. Eh bien ?

LEONIDE FEODOROVITCH. Mais je ne sais rien...

ANNA PAVLOVNA. Vous deviez savoir, puisque vous êtes père de famille ? Est-il permis...

LEONIDE FEODOROVITCH. Mais j'ai cru...

ANNA PAVLOVNA. Vous me dégoûtez...
(Léonide Féodorovitch garde le silence)

ANNA PAVLOVNA. (A Féodor Ivanitch) Qu'on les mette à la porte sur le champ. C'est horrible ! Personne ne m'obéit... Tous me contrarient... Je les renvoie de la maison, on les cache ici. (Se montant de plus en plus, jusqu'aux larmes) Tous ligués contre moi... tous à me braver... et je suis malade... Le médecin, le médecin ! Lui aussi il est parti ! (Elle sanglote et sort suivie de Léonide Féodorovitch)

SCENE XVII

*Les trois moujiks, Tania, Féodor Ivanitch, la cuisinière et le vieux chef, sur le poêle.
(Tableau. Tous restent longtemps silencieux)*

LE TROISIEME MOUJIK. Que le diable les emporte ! Avec cela nous finirions encore par tomber entre les mains de la police. Et moi, de toute ma vie, je n'ai rien eu à faire avec le gendarme ! Allons, petits frères, chercher un autre logis.

FEODOR IVANITCH. (A Tania) Qu'allons-nous faire ?

TANIA. Mais ce n'est rien, Féodor Ivanitch, nous allons les coucher dans la chambre des cochers...

FEODOR IVANITCH. Impossible, le cocher est venu se plaindre que sa chambre est pleine de chiens.

TANIA. Alors nous les conduirons chez le dvornik.

FEODOR IVANITCH. Et si Madame l'apprend ?

TANIA. Personne ne le saura, soyez tranquilles. Mais est-ce qu'on peut les mettre à la rue, de nuit ? Ils ne sauront pas se retrouver dans la ville.

FEODOR IVANITCH. Fais à ta tête, mais il faut qu'ils décampent d'ici. (Il sort)

SCENE XVIII

Les trois moujiks, Tania, la cuisinière et le vieux chef. (Les moujiks rassemblent leurs hardes)

LE VIEUX CHEF. Oh ! Les maudits, ils ont trop de graisse, ne savent plus quoi inventer pour s'amuser...

LA CUISINIERE. Tais-toi, là-bas ; t'as encore de la chance qu'on ne t'a pas vu...

TANIA. Eh bien ! Allons mes oncles, je vous conduirai dans la chambre des dvorniks.

LE PREMIER MOUJIK. Et notre affaire ? Et la signature du barine ? Y a-t-y queuqu'espoir ?

TANIA. Dans une heure nous saurons à quoi nous en tenir.

LE DEUXIEME MOUJIK. Tu sauras le mettre dedans ?

TANIA. (Elle rit) Avec l'aide de Dieu.

RIDEAU.

ACTE III

Un petit salon dans l'hôtel de Léonide Féodorovitch, le soir de la même journée.

SCENE I

Léonide Féodorovitch et le professeur.

LEONIDE FEODOROVITCH. Ainsi, vous êtes d'avis de risquer une séance avec notre nouveau médium ?

LE PROFESSEUR. Certainement ! Ce médium est incontestablement d'une puissance extraordinaire. Mais il est surtout désirable que la séance ait lieu tout de suite devant la même assistance. Grossman vibrera sûrement à l'appel de l'énergie médiumnique, et alors l'unité et la corrélation des phénomènes seront encore plus évidentes. Vous verrez que si le médium est aussi fort qu'il y a un instant, Grossman vibrera... il vi...bre...ra...

LEONIDE FEODOROVITCH. Dans ce cas, je vais faire venir Sémion et inviter nos amis à prendre place autour de la table.

LE PROFESSEUR. Bien, bien ; je veux seulement noter quelques observations...

SCENE II

Les mêmes et Sakhatov.

SAKHATOV. Tout le monde joue aux cartes dans le salon d'Anna Pavlovna ; moi, je n'ai pas pu trouver une place libre pour faire une partie ; d'ailleurs je m'intéresse beaucoup à votre séance et je viens vous offrir mes services... Eh bien ! Aura-t-elle lieu cette séance ?

LEONIDE FEODOROVITCH. A l'instant, à l'instant !...

SAKHATOV. Mais comment ferez-vous pour vous passer de la force médiumnique de M. Kaptchitch ?

LEONIDE FEODOROVITCH. Vous avez la main heureuse ; figurez-vous que le moujik dont je vous ai parlé ce matin s'est révélé un médium incomparable !

SAKHATOV. Vraiment ? Oh ! C'est très intéressant.

LEONIDE FEODOROVITCH. Oui, oui ; après le dîner, nous avons fait une petite expérience préliminaire.

SAKHATOV. Et vous avez acquis la certitude...

LEONIDE FEODOROVITCH. La certitude que nous avons découvert un médium d'une force extraordinaire.

SAKHATOV. (Avec méfiance) Vraiment ?

LEONIDE FEODOROVITCH. Ce qui est plus remarquable, c'est que mes gens l'ont remarqué depuis longtemps. A dîner, il n'a qu'à se mettre à table pour que la cuillère lui saute dans la main ! (Au professeur) Vous l'ai-je déjà dit ?

LE PROFESSEUR. Ce fait particulier m'était encore inconnu.

SAKHATOV. (Au professeur) Cependant, vous aussi, vous admettez la possibilité de ces phénomènes ?

LE PROFESSEUR. De quels phénomènes ?

SAKHATOV. En général, de tous ces phénomènes occultes... médiumniques, en un mot de tous ces phénomènes surnaturels ?

LE PROFESSEUR. Il faut d'abord nous entendre sur ce que nous appelons surnaturel ? Quand ce n'est pas un être vivant, mais un morceau de métal qui attire un clou, comment les observateurs appellent-ils ce phénomène ? Naturel ou surnaturel ?

SAKHATOV. Oui, certainement ; cependant, les phénomènes, comme l'attraction de l'aimant, se répètent sans cesse.

LE PROFESSEUR. Il en est de même dans le Spiritisme : le phénomène se répète, et quand nous l'étudions, nous trouvons même à ces phénomènes des lois générales... D'ailleurs, on ne les appelle surnaturels que parce qu'on attribue la cause de ces phénomènes au médium, ce qui n'est pas conforme à la vérité. Les phénomènes ne sont pas provoqués par le médium, mais par l'énergie spirituelle, par l'intermédiaire du médium, ce qui n'est pas du tout la même chose... La différence est énorme... Tout s'explique par la loi des équivalences.

SAKHATOV. Oui, certainement, mais...

SCENE III

Les mêmes et Tania (Elle entre et se cache derrière la portière)

LEONIDE FEODOROVITCH. Je dois seulement vous prévenir qu'il peut nous arriver avec ce médium, comme cela nous est déjà arrivé avec Hume et Kaptchitch, que nous éprouvions un échec ou, au contraire, une matérialisation complète ; on ne peut jamais rien savoir d'avance dans cet ordre de faits.

SAKHATOV. Même la matérialisation ? Mais en quoi consiste la matérialisation ?

LEONIDE FEODOROVITCH. Elle consiste en ce que nous pouvons avoir la visite des morts ; votre père, par exemple, ou votre grand-père, peut venir vous serrer la main ou vous remettre un objet... Ou tout à coup quelqu'un des assistants sera enlevé dans les airs, comme nous avons pu le constater la dernière fois avec le professeur.

LE PROFESSEUR. Tout cela est hors de doute, hors de doute ! La chose importante, c'est d'expliquer les phénomènes et de leur trouver des lois générales.

SCENE IV

Les mêmes et la grosse dame.

LA GROSSE DAME. Anna Pavlovna m'a permis de venir vous rejoindre.

LEONIDE FEODOROVITCH. Entrez, entrez... nous sommes très heureux...

LA GROSSE DAME. Comme Grossman est fatigué par cette expérience ! Il n'a plus la force de tenir une tasse. Vous avez vu comme il a pâli (au professeur) au moment où il s'est approché de vous ? Je l'ai remarqué la première et j'ai aussitôt attiré là-dessus l'attention d'Anna Pavlovna.

LE PROFESSEUR. Il n'y a rien là d'extraordinaire ; cela provient de la grande dépense de force vitale.

LA GROSSE DAME. C'est pourquoi je dis qu'il ne faut pas abuser de ces expériences. Ainsi, un hypnotiseur a suggéré à une de mes amies, Vérotchlia Cachine, vous la connaissez ? de ne plus fumer, et elle a ressenti des douleurs dans le dos.

LE PROFESSEUR. (Il veut parler et commence) La température et le pouls indiquent incontestablement...

LA GROSSE DAME. (L'interrompant) J'ai dit à mon amie qu'il vaut beaucoup mieux fumer que de souffrir des nerfs. Sans doute, c'est malsain de fumer, et j'aurais bien voulu m'en déshabituer, mais je ne peux pas. Il m'est arrivé une fois de rester deux semaines sans fumer, mais cela n'a pas duré...

LE PROFESSEUR. (Il fait une nouvelle tentative pour prendre la parole) La température et le pouls indiquent certainement...

LA GROSSE DAME. Permettez, permettez, je n'ai que deux mots à vous dire... Vous parlez de la dépense de force vitale, je voulais vous dire encore que lorsqu'il n'existait pas de chemins de fer... Vous ne vous rappelez pas ce temps-là ?... Eh bien ! Je crois que notre nervosité vient des chemins de fer ; je ne dors jamais en route, vous pouvez me tuer, vous pouvez menacer de me tuer, si je ne dors pas, je n'en dormirai pas davantage...

LE PROFESSEUR. La température et le pouls...

LA GROSSE DAME. Je ne dormirai pas une première nuit, une seconde, une troisième, tant que dure le voyage...

SAKHATOV. (Il sourit) Oui, oui. (Léonide Féodorovitch sonne)

SCENE V

Les mêmes et Grigori.

LEONIDE FEODOROVITCH. (A Grigori) Dites à Féodor de venir préparer tout pour la séance et envoyez-nous ici Sémion, le moujik de l'office, vous entendez ? Sémion !

GRIGORI. Bien, monsieur. (Il sort)

SCENE VI

Les mêmes, moins Grigori.

LE PROFESSEUR. (A Sakhatov) La température et le pouls ont indiqué la dépense vitale. Nous constaterons la même loi en observant ces phénomènes médiumniques. La loi de la conservation de l'énergie...

LA GROSSE DAME. (L'interrompant) Oui, oui, je voulais seulement dire que je suis très heureuse de vois qu'un simple moujik peut servir de médium. C'est beau ! J'ai toujours dit que les slavophiles...

LEONIDE FEODOROVITCH. Mesdames et messieurs, je vous invite à passer, en attendant, au salon.

LA GROSSE DAME. Permettez, je n'ai que deux mots à dire. Les slavophiles ont raison... mais j'ai toujours dit à mon mari qu'il ne faut rien exagérer, le juste milieu... Comment peut-on affirmer que dans le peuple tout est bon, tout est bien, lorsque j'avoue moi-même...

LEONIDE FEODOROVITCH. Seriez-vous assez aimable pour passer au salon ?...

LA GROSSE DAME. Un petit gamin, haut comme ça, buvait déjà de la vodka. Je lui ai fait un sermon !... Eh bien, il m'en a été reconnaissant plus tard... Je dis toujours qu'il faut aimer les enfants, mais être sévère avec eux... (Ils sortent tous en causant)

SCENE VII

Tania, seule (Elle sort de sa cachette)

TANIA. Ah ! Si seulement cela pouvait réussir. (Elle attache des fils)

SCENE VIII

Tania et Betsy (Elle entre précipitamment)

BETSY. Papa n'est pas là ? (Elle regarde Tania) Qu'est-ce que tu fais ici ?

TANIA. Mais, mademoiselle, je viens d'entrer... (Elle est troublée)

BETSY. Mais il va y avoir une séance ici ? (Elle remarque que Tania ramasse des fils. Elle la regarde fixement et éclate de rire) Tania ! C'est toi qui fais tout cela ? Non, ne le nie pas ! L'autre fois aussi c'était toi, n'est-ce pas ?

TANIA. Mademoiselle, chère mademoiselle...

BETSY. (Folle de joie) Non ; ça, c'est délicieux !... Je ne m'attendais pas à cela... Pourquoi fais-tu cela ?

TANIA. Mademoiselle, oh ! chère mademoiselle, vous ne me trahirez pas ?

BETSY. Mais non, mais non, pourquoi le ferais-je ? C'est beaucoup plus amusant ainsi. Comment t'y prends-tu ?

TANIA. Tout simplement, je me cache, et quand les lumières sont éteintes, je sors de ma cachette et je fais les Esprits...

BETSY. (Montrant les fils) Et ces fils, à quoi servent-ils ? Je sais, je sais... c'est pour tirer les gens.

TANIA. Oh ! Mademoiselle, mademoiselle, je vais tout vous avouer. Avant, je faisais cela simplement pour m'amuser, par espièglerie ; mais aujourd'hui c'est pour une raison très sérieuse.

BETSY. Une raison très sérieuse ? Laquelle ?

TANIA. Vous avez vu les trois moujiks qui sont venus pour acheter des terrains ?... Eh bien, notre barine ne veut pas les vendre et leur a rendu l'acte... Féodor Ivanitch m'a répété que les Esprits lui ont défendu de vendre... Alors, j'ai décidé...

BETSY. Que tu es intelligente, que tu es intelligente !... Mais comment vas-tu t'y prendre ?

TANIA. Quand ils auront éteint les lumières, je commencerai aussitôt à frapper, à renverser des objets, puis je promènerai mes fils sur leurs têtes pour les chatouiller... Et enfin je prendrai le papier que j'ai là et je le jetterai sur la table...

BETSY. Et puis ?

TANIA. Ils seront très surpris. Le papier était chez les moujiks et tout à coup le voilà au milieu de la table, au salon. En même temps je dirai...

BETSY. Ah ! oui, c'est Sémion qui est le médium aujourd'hui.

TANIA. Je dirai à Sémion (Elle ne peut parler à force de rire), je dirai à Sémion de serrer fort les mains de ses voisins, mais pas celles du barine, parce qu'il n'oserait pas... mais tous les autres, et qu'il serre fort, fort jusqu'à ce que le papier soit signé !

BETSY. (Elle rit) Mais cela ne se passe jamais ainsi, le médium ne fait jamais rien lui-même.

TANIA. Oh ! Cela ne fait rien, espérons quand même que cela me réussira.

SCENE IX

Tania et Féodor Ivanitch (Betsy fait des signes à Tania et sort)

FEODOR IVANITCH. (A Tania) Qu'est-ce que tu fais là ?

TANIA. Je demande votre aide, petit père Féodor Ivanitch ?

FEODOR IVANITCH. Que te faut-il encore ?

TANIA. Mais toujours à propos de l'affaire dont je vous ai parlé...

FEODOR IVANITCH. (Il rit) Je t'ai mariée, je t'ai mariée, il a consenti, nous nous sommes tapés dans les mains, seulement nous n'avons pas encore arrosé.

TANIA. (Elle glapit) C'est vrai ?

FEODOR IVANITCH. C'est moi qui te le dis. Le vieux a seulement ajouté qu'il demandera conseil à la vieille, et après, la noce !

TANIA. Il a dit cela ? (Elle glapit) Ah ! Cher Féodor Ivanitch ! Je prierai éternellement Dieu pour vous.

FEODOR IVANITCH. Bon, bon, pour le moment, je n'ai pas le temps, on m'a dit de préparer le salon pour la séance.

TANIA. Je vais vous aider. Qu'est-ce qu'il faut faire ?

FEODOR IVANITCH. Bien, j'accepte ton aide. La table au milieu de la chambre... les chaises comme ceci, la guitare, l'harmonica. Pas de lampes, des bougies.

TANIA. (Elle aide Féodor Ivanitch à ranger les meubles) C'est bien comme ça, n'est-ce pas ? Par ici la guitare, là l'encrier, n'est-ce pas ? (Elle pose l'encrier)

FEODOR IVANITCH. Est-ce vrai qu'ils emploient Sémion ce soir ?

TANIA. Certainement, ils l'ont déjà employé.

FEODOR IVANITCH. Cela me renverse ! (Il met son pince-nez) Est-il propre ?

TANIA. Qu'est-ce que j'en sais ?

FEODOR IVANITCH. Ecoute-moi bien : prends la brosse à ongles et du savon, va dans ma chambre... puis tu lui couperas ses griffes et tu lui savonneras les mains à fond...

TANIA. Il saura bien se laver tout seul.

FEODOR IVANITCH. Mais va le lui dire. Il faut que tu le lui ordonnes, dis-lui de changer de linge...

TANIA. Bon, Féodor Ivanitch, j'y vais. (Elle sort)

SCENE X

Féodor Ivanitch, seul (il s'assied dans un fauteuil)

FEODOR IVANITCH. Des savants, par exemple, comme ce professeur, et tout de même je me demande souvent s'ils sont si savants que cela. Les superstitions du peuple, les

superstitions grossières disparaissent... on ne croit plus au Malerd, aux sorciers, aux sorcières !... Et pourtant cela n'est-il pas aussi une superstition ? Est-il possible que les âmes des morts reviennent pour parler et jouer de la guitare ? Et cette histoire avec Sémion ? (Il regarde l'album) Et cet album spiritique ? Est-il possible qu'on puisse photographier les Esprits. On dirait un turc quelconque et à côté de lui Léonide Féodorovitch ! Non, la faiblesse humaine est sans bornes, à moins qu'il y ait quelqu'un qui les mette dedans, où qu'ils abusent volontairement.

SCENE XI

Féodor Ivanitch et Léonide Féodorovitch.

LEONIDE FEODOROVITCH. (Il entre) Tu as tout préparé ?

FEODOR IVANITCH. (Il se lève posément) Tout est prêt, monsieur. (Il sourit) Seulement j'ai peur que votre médium vous compromette.

LEONIDE FEODOROVITCH. Non, oh ! non, nous l'avons éprouvé avec le professeur... C'est un médium de première force...

FEODOR IVANITCH. Je ne comprends rien à tout cela, seulement est-il propre ? Vous n'avez pas pensé à donner l'ordre de lui faire laver les mains ? Cela vaudrait toujours mieux...

LEONIDE FEODOROVITCH. Ses mains ? Ah ! Oui, tu penses qu'elles ne sont pas propres ?

FEODOR IVANITCH. Sémion est un moujik et il y aura des dames ici.

LEONIDE FEODOROVITCH. Bien, bien...

FEODOR IVANITCH. J'ai encore l'honneur de vous prévenir que le cocher Timothée est venu se plaindre qu'il ne peut pas tenir propre son logement à cause des chiens.

LEONIDE FEODOROVITCH. (Il place des objets sur la table, distraitement) Quels chiens ?

FEODOR IVANITCH. Trois lévriers que le jeune barine a dit de tenir dans la chambre des cochers.

LEONIDE FEODOROVITCH. (Avec dépit) Parles-en à Anna Pavlovna ; moi, je n'ai pas le temps de m'en occuper.

FEODOR IVANITCH. Mais Madame est toujours prête à satisfaire tous les caprices du jeune barine.

LEONIDE FEODOROVITCH. Qu'ils fassent tout ce qu'ils veulent, je n'ai pas le temps, pas le temps !...

SCENE XII

Les mêmes et Sémion (en justaucorps à la russe, il entre en souriant)

SEMION. Monsieur m'a fait appeler ?

LEONIDE FEODOROVITCH. Oui, oui, montre tes mains ? Bon, bon, elles sont propres... Eh bien ! Mon ami, tu vas faire comme l'autre fois ; assieds-toi sur la chaise et laisse-toi aller à tes sentiments, ne pense pas, ne pense pas...

SEMION. Pourquoi penserais-je ? Il vaut toujours mieux ne penser à rien.

LEONIDE FEODOROVITCH. C'est ça, c'est ça, moins tu seras conscient ; plus tu seras fort... Laisse-toi aller complètement. Si tu as envie de dormir, dors ; si tu as envie de marcher, marche..

SEMION. Pourquoi ne comprendrais-je pas, c'est clair comme le jour !

LEONIDE FEODOROVITCH. Et surtout ne te laisses pas troubler, car il peut se passer des choses très surprenantes... Sache qu'aussi sûrement que nous vivons, il y a autour de nous un monde invisible d'Esprits qui vivent aussi, ici tout près.

FEODOR IVANITCH. (Intervenant) Tu comprends, on voit des choses invisibles !...

SEMION. (Il rit) Pourquoi ne comprendrais-je pas ? Vous l'expliquez si bien.

LEONIDE FEODOROVITCH. Il peut arriver que tu sois soulevé dans les airs, ne te troubles pas non plus.

SEMION. De quoi aurais-je peur ? Tout cela est possible.

LEONIDE FEODOROVITCH. A la bonne heure ! Je vais faire venir tout le monde. Tout est-il prêt ?

FEODOR IVANITCH. Je crois qu'on n'a rien oublié.

LEONIDE FEODOROVITCH. Et les ardoises, les ardoises ?

FEODOR IVANITCH. Les ardoises sont en bas, je vais les prendre.

SCENE XIII

Léonide Féodorovitch et Sémion.

LEONIDE FEODOROVITCH. Alors, courage ! Ne te troubles pas et laisse-toi aller.

SEMION. Faudrait peut-être enlever ma veste, je me sentrais encore plus libre ?

LEONIDE FEODOROVITCH. Ta veste ? Non, non, garde-la (Il sort)

SCENE XIV

Sémion seul.

SEMION. Puisque Tania le veut... Elle m'a dit de faire toutes ces grimaces et elle, elle lancera les objets... Comment n'a-t-elle pas peur ?

SCENE XV

Sémion et Tania (Déchaussée, une robe de la couleur des tentures. Sémion rit)

TANIA. Chut, chut !... on t'entendra... Tiens, voici les allumettes, je vais te les coller aux doigts... (Elle les lui colle) Tu te rappelles tout ce que tu dois faire ?

SEMION. (Comptant sur ses doigts) D'abord mouiller ces allumettes, un... agiter les mains, deux... claquer des dents, trois... et encore... Ah ! J'ai oublié ce qui vient après...

TANIA. Mais c'est l'important. Souviens-t'en bien ; dès que le papier tombera sur la table... j'agiterai exprès la clochette... Et toi, immédiatement ouvre tes bras tout grands, aussi grands que tu peux... et saisis quiconque se trouve près de toi et puis serre de toutes tes forces... (Elle rit) Le barine, la barinia, c'est égal, serre, et serre de plus en plus fort, ne les laisse pas échapper, et pendant ce temps fais claquer tes dents, ou mets-toi à rugir. (Elle rugit) Comme cela... comme si tu étais endormi... mais quand je jouerai la guitare, tu feras semblant de te réveiller... tu t'étieras ; puis tu te mettras debout, comme ça... tu n'oublieras pas ?...

SEMION. Oh ! Je n'oublierais rien... Seulement, j'ai peur de rire !

TANIA. Ah ! Non, ne ris pas... Enfin, si tu n'y peux pas tenir, le mal n'est pas encore grand, ils croiront que tu ris dans ton sommeil... Prends garde seulement de ne pas t'endormir pour de bon quand on soufflera les bougies...

SEMION. Ne crains pas, je me pincerai les oreilles...

TANIA. Oui, sois raisonnable, mon cher, mon petit Sémion, tâche de ne pas faire manquer l'affaire... Tu verras qu'il signera... On vient... (Elle se cache sous le divan)

SCENE XVI

Sémion, près de la porte, Tania, Grossman, le professeur, Léonide Féodorovitch, la grosse dame, le médecin, Sakhatov et Anna Pavlovna.

LEONIDE FEODOROVITCH. Entrez, entrez, vous tous, les incrédules ! Bien que nous ayons un nouveau médium de rencontre, je m'attends aujourd'hui à des manifestations très importantes...

SAKHATOV. C'est très, très important...

LA GROSSE DAME. (Elle regarde Sémion) Mais il est très bien.

ANNA PAVLOVNA. Comme moujik d'office, oui, mais pas pour autre chose.

SAKHATOV. Les femmes ne partagent jamais la foi de leur mari. Vous n'admettez rien ? Absolument rien ?

ANNA PAVLOVNA. Certainement pas. Kaptchitch, à la rigueur, pouvait passer pour intéressant, mais celui-là ?... Fi, quelle vulgarité !

LA GROSSE DAME. Non, permettez, Anna Pavlovna, on ne peut pas trancher ainsi la question ; lorsque j'étais encore jeune fille, j'ai eu un rêve extraordinaire ; il y a des rêves incohérents, on ne sait quand ils commencent ni quand ils finissent ; j'ai eu un rêve comme ça...

SCENE XVII

Les mêmes, Wassili Léonidovitch et Pétritcheff.

LA GROSSE DAME. Eh bien, ce rêve m'a révélé beaucoup de choses... Ces jeunes gens... (Elle indique Wassili Léonidovitch et Pétritcheff) nient tout...

WASSILI LEONIDOVITCH. Quant à moi, j'ai l'honneur de vous déclarer que je ne nie rien. Hein !

SCENE XVIII

Les mêmes, Betsy et Marie Constantinovna (Elles entament aussitôt une conversations avec Pétritcheff)

LA GROSSE DAME. Est-il possible de nier le surnaturel ? On prétend que c'est contre la raison... Mais si la raison est bornée ? Alors ? Vous vous souvenez de la maison de la rue Sadovaia ? Tous les soirs on voyait des Esprits... Tout le monde les a vus... Cependant le frère de mon mari y est allé trois nuits de suite et il n'a rien vu... C'est pourquoi je dis...

LEONIDE FEODOROVITCH. Je prie toutes les personnes désireuses d'assister à la séance de bien vouloir dire leur nom...

LA GROSSE DAME. Moi, moi..

SAKHATOV. Moi, moi !...

ANNA PAVLOVNA. (Au médecin) Comment, vous aussi, vous vous amusez à cela ?

LE MEDECIN. Oui, il est bon que j'assiste une fois à une séance, quand ce ne serait que pour le professeur ; on ne peut pas toujours nier sans s'être rendu compte par soi-même.

ANNA PALOVNA. Ainsi il faut que je les prenne ce soir ?...

LE MEDECIN. Que vous preniez ? Ah ! oui, les poudres, sans doute, sans doute, prenez-les, prenez-les. La séance terminée, j'irai vous voir.

ANNA PAVLOVNA. Je vous en prie, n'y manquez pas. (A haute voix) Après la séance, venez, messieurs et mesdames, vous remettre de vos émotions dans ma chambre... et nous finirons notre partie.

LA GROSSE DAME. Volontiers, volontiers.

SAKHATOV. Nous n'y manquerons pas, madame. (Anna Pavlovna sort)

SCENE XIX

Les mêmes, moins Anna Pavlovna.

BETSY. (A Pétritcheff) Restez, restez, je vous y engage, je vous promets un spectacle extraordinaire. Voulez-vous parier ?

MARIE CONSTANTINOVNA. Vous y croyez aussi ?

BETSY. Ce soir, j'y crois.

MARIE CONSTANTINOVNA. (A Pétritcheff) Et vous, y croyez-vous ?

PETRITCHEFF. (Déclamant) « Je ne crois pas aux promesses des femmes ! » Mais si Mlle Besty l'exige, je croirai...

WASSILI LEONIDOVITCH. Restez Marie Constantinovna. Hein ? J'inventerai quelque chose d'épatant.

MARIE CONSTANTINOVNA. Oh ! Je vous en prie, ne me faites pas rire, je ne pourrai pas me retenir.

WASSILI LEONIDOVITCH. (A haute voix) Moi, je reste.

LEONIDE FEODOROVITCH. (Sévèrement) Je prierai les personnes qui restent de ne pas tourner la séance en plaisanterie ; nous nous occupons de choses sérieuses...

PETRITCHEFF. Tu entends ? Restons, Wovo, assieds-toi tout près de moi et ne tremble pas...

BETSY. Moquez-vous ? Vous verrez ce qui se passera ce soir...

WASSILI LEONIDOVITCH. Vrai ? alors ce sera tout à fait épatant. Hein ?

PETRITCHEFF. (Il tremble de tous ses membres) Oh ! J'ai peur, j'ai peur ! Marie Constantinovna, j'ai froid dans le dos ; regardez mes jambes qui flageolent !

BETSY. Finissez... (Tout le monde s'assied)

LEONIDE FEODOROVITCH. Viens, Sémion, assieds-toi...

SEMION. Me voici, monsieur (Il s'assied sur le rebord de la chaise)

LEONIDE FEODOROVITCH. Assieds-toi bien.

LE PROFESSEUR. Placez-vous au milieu de la chaise, tout à fait à l'aise. (Il fait asseoir Sémion, Betsy, Marie Constantinovna et Wassili Léonidovitch rien)

LEONIDE FEODOROVITCH. (Elevant la voix) Je prie les personnes qui restent d'observer le silence et d'être sérieuses, autrement elles nous gêneraient. Tu entends, Wovo ? Si tu ne veux pas te tenir tranquilles, tu peux t'en aller ?

WASSILI LEONIDOVITCH. Sage comme une image. (Il se cache derrière le dos de la grosse dame)

LEONIDE FEODOROVITCH. (Au professeur) Vous allez l'endormir.

LE PROFESSEUR. Oh ! Non, pas moi, puisque nous avons ici M. Grossman ; il a beaucoup plus de pratique et plus de force... Voulez-vous, monsieur ?

GROSSMAN. Messieurs, je ne suis pas en réalité un spirite, je n'ai fait qu'étudier l'hypnose ; il est vrai que je l'ai étudiée sous toutes ses manifestations. Mais ce qu'on appelle le spiritisme est pour moi terre incognita. Lorsque j'endors un sujet, j'attends de lui les phénomènes connus de l'hypnose, la léthargie, l'aboulie, l'anesthésie, l'analgésie, la catalepsie et toutes sortes de suggestions. Mais aujourd'hui nous sommes appelés à juger des phénomènes d'un tout autre genre, c'est pourquoi il serait désirable qu'on nous explique quels phénomènes nous verront et quelle est leur portée scientifique.

SAKHATOV. Je suis tout à fait de l'avis de M. Grossman et je me joins à lui pour solliciter une conférence préliminaire.

LEONIDE FEODOROVITCH. (Au professeur) J'espère, Alexis Wladimirovitch, que vous ne nous refuserez pas quelques mots d'explication ?

LE PROFESSEUR. Puisque tout le monde le désire, je ne m'y refuserai pas. (Au médecin) Auriez-vous la bonté pendant ce temps, mon cher docteur, de prendre la température du sujet et de lui tâter le pouls. Je serai bref et nécessairement superficiel.

LEONIDE FEODOROVITCH. Oui, quelques mots, quelques mots seulement.

LE MEDECIN. (Il sort de sa poche le thermomètre et le remet à Sémion) Eh bien ! Mon brave ? (Il le place sous l'aisselle)

LE PROFESSEUR. (Il se lève et s'adresse à la grosse dame ; au milieu de la conférence, il s'assied) Messieurs, le phénomène que nous allons observer est ordinairement présenté d'une part comme quelque chose de nouveau, et d'autre part comme se trouvant en dehors des conditions naturelles. Ni l'une ni l'autre de ces interprétations ne supporte l'examen. Ce phénomène n'est pas nouveau, il est ancien comme le monde ; il n'est pas non plus surnaturel, mais soumis aux mêmes lois naturelles auxquelles tout ce qui existe obéit. On a généralement vu dans ce phénomène une communication avec le monde spirituel. Cette définition n'est pas exacte. On prétend opposer au monde spirituel le monde matériel, mais une opposition

semblable n'est pas possible ; les deux mondes sont si étroitement liés qu'il est impossible de tracer entre eux une ligne de démarcation. Nous disons : la matière se compose de molécules.

PETRITCHEFF. Rasante, sa matière !... (Chut, chut et des rires étouffés)

LE PROFESSEUR. (Il s'arrête puis reprend) Les molécules se composent d'atomes, mais les atomes n'ayant pas de surface ne sont en réalité que les points d'appui des forces, c'est-à-dire les points d'appui de l'énergie, de cette énergie qui est aussi universelle et indestructible que la matière... De même que la matière se présente sous différentes formes, de même l'énergie. Nous n'avons connu jusqu'à ces derniers temps que quatre formes de l'énergie se transformant l'une dans l'autre. Nous connaissons les énergies dynamiques, thermiques, électriques et chimiques... Mais ces quatre formes de l'énergie n'épuisent pas toutes ses manifestations. Les formes de cette énergie sont multiples et une des ces formes encore peu connues est celle que nous allons étudier aujourd'hui. L'énergie du médiumisme... (De nouveau des rires étouffés et des chut, chut parmi la jeunesse)

LE PROFESSEUR. (Il s'arrête et, après avoir jeté aux interrupteurs un regard sévère, reprend) L'humanité connaît l'énergie médiumique de temps immémoriaux : les prophéties, les pressentiments, les visions, etc..., etc..., ne sont qu'autant de manifestations de l'énergie médiumique, mais bien qu'elles aient été connues, cette énergie en elle-même n'a pu être constatée que lorsqu'on est parvenu à étudier l'élément dont les vibrations produisent l'énergie médiumique. Et de même que les phénomènes de la lumière n'ont pas été expliqués tant qu'on n'a pas admis l'existence de l'éther, de même les phénomènes médiumiques ont semblé mystérieux tant qu'on n'a pas admis la vérité aujourd'hui incontestée que dans les interstices des atomes de l'éther se trouve un élément encore plus subtil que l'éther et qui échappe à la loi des trois dimensions. (De nouveaux des rires, de petits cris et des murmures)

LE PROFESSEUR. (Il regarde de nouveau sévèrement son auditoire) Et de même que les calculs mathématiques ont démontré l'exactitude de la théorie de l'éther, de même une série brillante d'expériences les plus précises du génial Hermann, de Schmidt et de Joseph Schamazoffen ont prouvé avec évidence l'existence de cet élément dont tout l'univers est rempli et qu'on peut appeler l'éther spirituel.

LA GROSSE DAME. Oui, maintenant, je comprends ! Que je vous suis reconnaissante !

LEONIDE FEODOROVITCH. Oui, oui, mais vous serait-il possible d'abrégé un peu, Alexis Wladimirovitch ?

LE PROFESSEUR. (Sans tenir compte de cette remarque) Donc, une série d'expériences tout ce qu'on peut de plus scientifiques et d'études rigoureuses, comme j'ai eu l'honneur de vous le dire, nous ont révélé les lois des phénomènes médiumiques. Ces expériences nous ont appris que lorsqu'on jette certains sujets dans un état hypnotique – état qui ne se distingue du sommeil ordinaire que par une accélération de la vie physiologique – il se produit inévitablement des perturbations dans l'éther spirituel, perturbations semblable à celles que nous observons quand nous jetons un corps dur dans un liquide. Ce sont ces perturbations que nous appelons des phénomènes médiumiques.

SAKHATOV. C'est tout à fait juste et très clair ; seulement, monsieur le professeur, vous me permettez de vous poser une question : vous dites que lorsqu'on endort un médium il se

produit des perturbations dans l'éther spirituel : mais pourquoi, dans les séances spirites, ces perturbations se manifestent-elles toujours par une activité des âmes de personnes décédées ?

LE PROFESSEUR. Parce que les atomes de cet éther spirituel ne sont pas autre chose que les âmes des vivants, des morts et de ceux qui ne sont pas encore nés. Il est donc inévitable que toute perturbation de l'éther spirituel ait pour conséquence un mouvement des âmes et mette en communication les morts avec les vivants.

LA GROSSE DAME. (A Sakhatov) Y a-t-il quelque chose de plus clair que cette exposition ? C'est si simple ! (Au professeur) Vraiment, je ne sais comment vous remercier.

LEONIDE FEODOROVITCH. Il me semble que maintenant tout est clair et la séance peut commencer.

LE MEDECIN. Ce gaillard se porte très bien, il est dans des conditions tout ce qu'on peut de plus normales : température, 37 et 2 ; pouls, 74.

LE PROFESSEUR. (Il note ces chiffres dans son calepin) Vous verrez que la théorie que je viens d'avoir l'honneur de vous exposer sera immédiatement confirmée. Dès que le médium sera endormi, la température et le pouls s'élèveront tout à fait comme dans l'hypnose.

LEONIDE FEODOROVITCH. Oui, je veux dire seulement un mot à Sergueï Ivanovitch en réponse à sa question : comment savons-nous que nous sommes en communication avec les âmes des morts ? Nous le savons parce que l'Esprit qui apparaît nous parle, tout simplement comme je vous parle, et il nous raconte qui il est, pourquoi il est venu, où il habite et comment il se comporte. A la dernière séance, nous avons eu l'apparition d'un Espagnol, Don Castillos, qui nous a raconté sa biographie, qui il est, quand il est mort, et qui nous a confié qu'il souffre des tourments affreux actuellement parce qu'il a fait partie du tribunal de l'Inquisition. Il nous a même raconté ce qu'il éprouvait en ce moment et n'a pas pu terminer la conversation parce qu'il devait se réincarner sur la terre... Vous allez voir.

LA GROSSE DAME. (Elle l'interrompt) Ah ! Que c'est intéressant ! Cet Espagnol s'est peut-être réincarné dans notre maison maintenant ; nous avons un nouveau-né ?

LEONIDE FEODOROVITCH. C'est possible !

LE PROFESSEUR. Je crois qu'on peut commencer.

LEONIDE FEODOROVITCH. J'allais vous le proposer...

LE PROFESSEUR. Il se fait tard...

LEONIDE FEODOROVITCH. Commençons, commençons ; je vous prie, M. Grossman, de bien vouloir endormir le médium.

GROSSMAN. Il y a plusieurs procédés pour endormir le sujet ; lequel choisissez-vous ? Il y a le procédé de Bréda, le symbole égyptien, la manière de Charcot ?

LEONIDE FEODOROVITCH. (Au professeur) Il me semble que tous les procédés sont bons.

LE PROFESSEUR. C'est indifférent.

GROSSMAN. Dans ce cas, j'aurai recours à un procédé de mon invention que j'ai inauguré à Odessa.

LEONIDE FEODOROVITCH. Parfaitement ! (Grossman fait des passes sur la tête de Sémion. Sémion ferme les yeux et s'étire)

GROSSMAN. (Il examine Sémion) Il s'endort... Il dort. Comme l'hypnose s'est vite manifestée... C'est étonnant ! Le sujet est déjà entré dans l'état anesthésique. Ce sujet est remarquablement impressionnable et l'on pourrait faire sur lui des expériences bien intéressantes. (Il s'assied, se lève, se rassied) Si vous le désirez, je peux lui planter une épingle dans la main.

LE PROFESSEUR. (A Léonide Féodorovitch) Vous voyez comme le sommeil du médium agit déjà sur Grossman ; il commence à vibrer...

LEONIDE FEODOROVITCH. Oui, oui... Je peux faire l'obscurité, n'est-ce pas ?

LE PROFESSEUR. Pourquoi l'obscurité est indispensable ? Mais parce que l'obscurité est une des conditions sans lesquelles l'énergie médiumnique ne peut se manifester, de même qu'une certaine température est une condition indispensable à la manifestation de l'énergie chimique et dynamique.

LEONIDE FEODOROVITCH. L'obscurité n'est pas toujours indispensable ; beaucoup de personnes, et je suis de ce nombre, ont vu des apparitions à la lumière des bougies ou même du jour...

LE PROFESSEUR. (En l'interrompant) Je vais faire l'obscurité, Léonide Féodorovitch, oui, oui... (Il éteint les bougies) Messieurs, je réclame maintenant toute votre attention. (Tania sort de dessous le divan et prend un fil attaché à une applique)

PETRITCHEFF. Moi, je trouve cette histoire d'inquisiteur réincarné impayable, et surtout avez-vous remarqué qu'au milieu de l'entretien il a piqué une tête ?

BETSY. Oh ! Ce n'est rien encore ; vous verrez ce qui va venir...

PETRITCHEFF. Pourvu que Wovo ne se mette pas à grogner pour imiter le cochon...

WASSILI LEONIDOVITCH. Voulez-vous que je le fasse ? Je suis prêt. Hein ,...

LEONIDE FEODOROVITCH. Messieurs, pas de conversations, je vous en prie... (Un silence. Sémion se mouille le doigt avec la langue et le passe sur ses mains, puis les agite en l'air)

LEONIDE FEODOROVITCH. Les fluides ! Vous voyez les fluides !

SAKHATOV. C'est vrai, je les vois... Mais permettez...

LA GROSSE DAME. Où ? Où ? Ah ! Je n'ai pas vu... Je les vois... Ah !...

LE PROFESSEUR. (A Léonide Féodorovitch, à voix basse, indiquant Grossman qui se remue) Remarquez-vous comme Grossman vibre ? Quelle intensité d'énergie ! (Sémion passe de nouveau le phosphore sur ses mains)

LEONIDE FEODOROVITCH. (Au professeur) Mais c'est lui.

LE PROFESSEUR. Qui, lui ?

LEONIDE FEODOROVITCH. Nicolas le Byzantin... C'est son rayonnement... Ne le reconnaissez-vous pas ?

LE PROFESSEUR. Un certain moine contemporain de Constantin le Grand et qui nous est apparu plusieurs fois ces derniers temps.

LA GROSSE DAME. Où est-il ? Où est-il ? Je ne le vois pas.

LEONIDE FEODOROVITCH. On ne peut pas encore le voir... (Au professeur) Alexis Wladimirovitch, il a une préférence marquée pour vous... Interrogez-le...

LE PROFESSEUR. (D'une voix mystérieuse) Nicolas ! Est-ce toi ? (Tania frappe deux coups contre le mur)

LEONIDE FEODOROVITCH. C'est lui, c'est lui !

LA GROSSE DAME. Aïe, aïe... J'ai peur, je me sauve... (Elle reste)

SAKHATOV. Mais comment savez-vous que c'est Nicolas ?

LEONIDE FEODOROVITCH. Et les deux coups ? C'est une réponse affirmative. Si ce n'était pas lui, il n'aurait pas répondu. (Un silence. Parmi la jeunesse, rires étouffés. Tania jette sur la table l'abat-jour, un crayon et un essuie-plume)

LEONIDE FEODOROVITCH. (A voix basse) Remarquez, monsieur, l'abat-jour ; voici encore quelque chose, un crayon ; Alexis Wladimirovitch, un crayon !

LE PROFESSEUR. Bien, bien... J'observe Nicolas et Grossman en même temps. Regardez, regardez... (Grossman se lève et examine les objets tombés sur la table)

SAKHATOV. Permettez, permettez... Je voudrais me convaincre que ce n'est pas le médium lui-même qui produit toutes ces manifestations...

LEONIDE FEODOROVITCH. Vous doutez encore ? Vous pouvez vous asseoir à côté de lui et tenez-lui la main ; mais rassurez-vous, il dort.

SAKHATOV. (Il s'approche de Sémion, mais sa tête touche le fil que Tania lâche. Il se courbe effrayé) Ah ! Ah ! C'est étrange !... (Il est près de Sémion et lui prend le coude, Sémion rugit)

LE PROFESSEUR. (A Léonide Féodorovitch) Voyez-vous l'influence de Grossman ? Un nouveau phénomène, il faut noter. (Il sort en courant de la chambre pour l'inscrire et revient)

LEONIDE FEODOROVITCH. Je vois ! Je vois !... Pourtant, il faut répondre à Nicolas ; on ne peut pas le planter là, comme cela.

GROSSMAN. (Il se lève, s'approche de Sémion dont il lève le bras pour le laisser retomber) Il serait intéressant maintenant de provoquer une contracture, le sujet est dans un état d'hypnose complet.

LE PROFESSEUR. (A Léonide Féodorovitch) Vous voyez, vous voyez ?

GROSSMAN. Voulez-vous la contracture ?

LE MEDECIN. Vous ferez mieux ce soir de laisser le professeur diriger la séance.

LE PROFESSEUR. Laissez-le faire, il parle dans son sommeil

LEONIDE FEODOROVITCH. Je demande le silence. (Tania passe un fil sur la tête de la grosse dame)

LA GROSSE DAME. Aïe !... Aïe !...

LEONIDE FEODOROVITCH. Qu'avez-vous ?

LA GROSSE DAME. Nicolas m'a tiré les cheveux.

LEONIDE FEODOROVITCH. (A voix basse) Ne craignez rien, tendez-lui la main ; sa main est toujours froide ; mais moi, j'aime cela...

LA GROSSE DAME. (Elle cache ses mains) Lui donner la main, pour rien au monde !

SAKHATOV. Oui, c'est étrange, c'est étrange !

LEONIDE FEODOROVITCH. Il est parmi nous et cherche à entrer en conversation. Qui désire lui poser une question ?

SAKHATOV. Si vous le permettez, je lui adresserai la parole.

LE PROFESSEUR. Volontiers, volontiers...

SAKHATOV. Est-ce que je crois ou est-ce que je ne crois pas ? (Tania frappe deux coups)

LE PROFESSEUR. La réponse est affirmative.

SAKHATOV. Permettez-moi de lui poser encore une question ? Ai-je dans ma poche un billet de banque de dix roubles ?... (Tania frappe plusieurs fois et passe le fil sur la tête de Sakhatov)

SAKHATOV. Ah ! ... (Il saisit le fil et le casse)

LE PROFESSEUR. Je prie les personnes présentes de ne pas poser des questions plaisantes ou vagues, il n'aime pas cela...

SAKHATOV. Non, permettez, je tiens un fil...

LEONIDE FEODOROVITCH. Gardez-le précieusement, cela arrive souvent, et non seulement des fils, mais des cordons de soie et d'origine très ancienne.

SAKHATOV. Non, permettez... D'où vient ce fil ? (Tania lui jette un coussin à la tête)

SAKHATOV. Permettez, permettez, quelque chose de mou vient de me tomber sur la tête. Je demande une lumière.

LE PROFESSEUR. Nous vous prions de ne pas troubler les manifestations.

LA GROSSE DAME. Je vous en prie, calmez-vous, n'empêchez pas les manifestations ! Moi aussi, j'ai envie de poser une question. Vous permettez ?

LEONIDE FEODOROVITCH. Demandez, demandez...

LA GROSSE DAME. J'ai envie de consulter pour mon estomac. On peut poser des questions de ce genre, n'est-ce pas ? Je voudrais savoir si je dois prendre de l'aconit ou de la belladone ? (Au milieu du silence, Wassili Léonidovitch se met à vagir comme un nouveau-né : Weu... Weu... Rires contenus des jeunes gens qui se couvrent le nez et la bouche ; et enfin Pétritcheff et les deux jeunes filles sortent de la chambre en riant)

LA GROSSE DAME. Ah ! Vous voyez : le moine Nicolas s'est réincarné aussi.

LEONIDE FEODOROVITCH. (En colère et d'une voix basse courroucée) Tu n'es bon qu'à ça !... Si tu ne peux pas te tenir convenablement, va-t'en (Wassili Léonidovitch sort)

SCENE XX

Léonide Féodorovitch, le professeur, la grosse dame, Sakhatov, Grossman, le docteur, Sémion et Tania (Obscurité et silence)

LA GROSSE DAME. C'est vraiment dommage ! On ne peut plus le questionner, maintenant, puisqu'il est réincarné ?

LEONIDE FEODOROVITCH. Mais non, mais non, ce sont les farces de Wovo. Il est encore ici, vous pouvez le questionner.

LE PROFESSEUR. Cela arrive souvent ; ces plaisanteries, ces moqueries sont l'accompagnement obligatoire de ces séances. Je crois qu'il est encore parmi nous. D'ailleurs, nous pouvons tout de suite nous en assurer. Léonide Féodorovitch, voulez-vous demander ?

LEONIDE FEODOROVITCH. Non, je vous en prie, questionnez-le vous-même ; ces farces m'ont démonté... Manquer de tact à ce point...

LE PROFESSEUR. Bon, bon, je vais demander... Nicolas, es-tu encore là ? (Tania frappe deux coups et agite la sonnette. Sémion commence à rugir et à remuer les bras, il saisit Sakhatov et le professeur et les serre de toutes ses forces)

LE PROFESSEUR. Quelle manifestation inattendue : le médium lui-même opère. C'est la première fois que je vois cela. (A Léonide Féodorovitch) Faites vous-même les observations, il me tient ferme ; je ne peux plus bouger. Ne perdez pas de vue Grossman. Maintenant, concentrez toute votre attention sur lui. (Tania jette l'acte de la vente des terrains sur la table)

LEONIDE FEODOROVITCH. Quelque chose vient de tomber sur la table.

LE PROFESSEUR. Regardez ce que c'est...

LEONIDE FEODOROVITCH. Un papier... Une feuille de papier pliée... (Tania jette un encier de voyage sur la table)

LEONIDE FEODOROVITCH. Un encier ! (Tania jette une plume sur la table)

LEONIDE FEODOROVITCH. Une plume ! (Sémion rugit et serre le professeur et Sakhatov)

LE PROFESSEUR. (Etouffant) C'est étonnant ! Un phénomène tout à fait inattendu ; ce n'est plus l'énergie médiumnique qui opère, mais le médium lui-même. Cependant, ouvrez l'encier et mettez la plume sur le papier, l'Esprit écrira. (Tania passe derrière Léonide Féodorovitch et lui tape sur la tête avec une guitare)

LEONIDE FEODOROVITCH. Il m'a donné un coup à la tête. (Il regarde la table) La plume n'écrit pas encore et le papier reste plié...

LE PROFESSEUR. Regardez ce qu'il y a dans ce papier et hâtez-vous ; cette double force, la sienne et celle de Grossman, se contrarient et amènent des perturbations.

LEONIDE FEODOROVITCH. (Il prend l'acte et sort de la chambre pour rentrer aussitôt) Miraculeux ! Ce papier est l'acte que j'ai refusé de signer ce matin, et que j'ai rendu aux moujiks. Il veut sans doute que je le signe.

LE PROFESSEUR. C'est mon opinion aussi, mais vous pouvez l'interroger...

LEONIDE FEODOROVITCH. Nicolas, veux-tu que je signe ? (Tania frappe deux coups)

LE PROFESSEUR. Vous entendez, hâtez-vous, il n'y a plus de doute possible. (Léonide Féodorovitch prend le papier et la plume et sort. Tania frappe des coups, joue de la guitare et de l'harmonica, puis rentre de nouveau sous le divan. Léonide Féodorovitch revient. Sémion s'étire et tousse)

LEONIDE FEODOROVITCH. Il se réveille. Peut-on donner du jour ?

LE PROFESSEUR. (Hâtivement) Docteur, cher docteur, vite la température et le pouls ! Vous verrez que nous pourrions constater une élévation.

LEONIDE FEODOROVITCH. (Il allume les bougies) Eh bien, messieurs les incrédules ?

LE MEDECIN. (Il s'approche de Sémion et lui place le thermomètre sous l'aisselle) Voyons, mon brave, tu as fait un bon somme ? Tiens ça là un petit moment, et donne-moi ton poignet... (Il regarde sa montre)

SAKHATOV. (Il hausse les épaules) Je suis prêt à déclarer que le médium n'a pas pu faire ce que nous avons vu ; ainsi ce fil !... Je demande qu'on m'explique la provenance de ce fil.

LEONIDE FEODOROVITCH. Le fil ! Le fil ! Mais vous venez de constater des phénomènes plus sérieux.

SAKHATOV. Je n'en sais rien. En tout cas, je réserve mon opinion.

LA GROSSE DAME. (A Sakhatov) Comment pouvez-vous réserver encore votre opinion ? Et l'enfant aux petites ailes ? Ne l'avez-vous pas vu ? Au premier abord, il m'a semblé aussi que ce n'était qu'une apparence, mais au bout d'un moment, je l'ai vu distinctement, comme un vivant.

SAKHATOV. Je ne peux parler que de ce que j'ai vu ; je ne l'ai pas vu, non, je n'ai pas vu d'enfant.

LA GROSSE DAME. Mais comment donc ? Mais il n'y avait pas moyen de s'y méprendre. Le moine en froc noir à gauche s'est même penché sur lui.

SAKHATOV. (Il s'éloigne d'elle) Quelle exagération !

LA GROSSE DAME. (Elle s'adresse au médecin) Mais vous, au moins, vous l'avez vu ? Il a surgi de votre côté. (Le médecin ne paraît pas l'entendre et continue de compter les pulsations de Sémion)

LA GROSSE DAME. (A Grossman) Et cette lueur, surtout autour de son petit visage. Il avait une expression si tendre, si douce, quelque chose de céleste ! (Elle sourit avec extase)

GROSSMAN. J'ai vu une lueur phosphorescente, les objets changeaient de place, mais je n'ai rien vu d'autre.

LA GROSSE DAME. Voyons, vous faites semblant de n'avoir rien vu. Parce que vous êtes de l'école de Charcot, vous ne croyez pas à la vie d'outre-tombe. Quant à moi, personne dorénavant ne pourra ébranler ma foi dans la vie future. (Grossman s'éloigne d'elle) Non, non, vous pouvez nier tant que vous voudrez ; moi, je déclarerai toujours que le jour le plus heureux de ma vie, c'est aujourd'hui... Aujourd'hui et le jour où j'ai entendu jouer Sarasate. Oui !... (Personne ne l'écoute, elle s'approche de Sémion) Eh bien ! Dis-moi, mon brave, toi, qu'est-ce que tu as senti ? Tu as été bien mal à ton aise.

SEMION. (Il rit) Oh ! Oui, madame.

LA GROSSE DAME. Mais c'est supportable quand même ?

SEMION. Oh ! Oui, madame. (A Léonide Féodorovitch) Puis-je me retirer, monsieur ?

LEONIDE FEODOROVITCH. Va, va...

LE MEDECIN (au professeur) Le pouls n'a pas changé, la température a baissé.

LE PROFESSEUR. La température a baissé ? (Il réfléchit et tout à coup s'écrie) Il ne pouvait pas en être autrement la température devait baisser ! Une double énergie s'entrecroisant devait produire quelque chose de semblable à une interférence... Oui, c'est ça... (Léonide Féodorovitch, la grosse dame, Grossman et Sakhatov parlent tous ensemble en sortant)

LEONIDE FEODOROVITCH. Je regrette pourtant que nous n'ayons pas eu une matérialisation complète. Tout de même, c'était une belle séance... Messieurs, veuillez passer au salon.

LA GROSSE DAME. J'ai été frappée surtout de le voir agiter ses petites ailes et s'élever dans les airs...

GROSSMAN. (A Sakhatov) Si nous nous en étions tenus à l'hypnose, on aurait pu provoquer une épilepsie complète... Le succès eut été foudroyant...

SAKHATOV. C'est intéressant, mais je ne suis pas convaincu. C'est tout ce que je peux dire.

SCENE XXI

Léonide Féodorovitch, l'acte à la main et Féodor Ivanitch.

LEONIDE FEODOROVITCH. Quelle belle séance nous avons eue, Féodor ! Figure-toi que je suis obligé de céder le terrain aux moujiks aux conditions qu'ils m'ont proposées ?

FEODOR IVANITCH. Comment ça ?

LEONIDE FEODOROVITCH. Regarde. (Il lui montre l'acte) Cet acte que je leur avais rendu ce matin est tombé sur la table et je l'ai signé.

FEODOR IVANITCH. Mais comment est-il venu sur cette table ?

LEONIDE FEODOROVITCH. Que veux-tu que je te dise ?... Il y était... C'est un fait... Je l'ai signé. (Il sort. Féodor Ivanitch le suit)

SCENE XXII

Tania seule, elle sort de dessous le divan et rit.

TANIA. Oh ! Seigneur ! Ai-je eu peur quand il a cassé le fil ! (Elle glapit) Tout de même, cela a réussi, il a signé l'acte !

SCENE XXIII

Tania et Grigori.

GRIGORI. C'est toi qui fais toutes ces histoires ? C'est toi qui te moques ainsi du barine ?

TANIA. Et vous, est-ce que ça vous regarde ?

GRIGORI. Tu penses peut-être que Madame te récompensera pour cela ? Maintenant, je te tiens... Et si tu ne fais pas tout ce que je te demande, je dévoilerai tes supercheries...

TANIA. Je vous ai déjà dit que vous n'aurez jamais rien de moi, pas ça... Et je me moque de vos menaces.

ACTE IV

Même décor qu'au premier acte.

SCENE I

Les deux valets de pied en livrée, Féodor Ivanitch et Grigori

LE PREMIER VALET DE PIED. (En favoris blancs) C'est notre troisième visite aujourd'hui. Grâce au ciel, les jours de réception sont tous dans le même quartier. Autrefois c'était le jeudi chez vous.

FEODOR IVANITCH. Après, nous avons changé pour le samedi, le jour des Golovkine, des Grado von Grabbe.

LE DEUXIEME VALET. J'aime bien aller chez les Cherlakoff ; quand il y a un bal, on régale les valets.

SCENE II

Les mêmes, la princesse et la jeune princesse descendent l'escalier. Betsy les reconduit ; la princesse regarde son calepin, puis sa montre, et s'assied sur un coffre dans l'antichambre. Grigori lui met ses bottines fourrées.

LA JEUNE PRINCESSE. Je t'en prie, viens à cette soirée... Si tu refuses, Dodo, ne viendra pas et tout sera manqué.

BETSY. Je ne sais pas, je ne peux pas te le promettre... Je suis déjà engagée chez les Choubine, ensuite la répétition.

LA JEUNE PRINCESSE. Tu trouveras bien le temps pour tout... Je t'en prie, ne nous fait pas faux bond. Nous aurons Fédia et Coco.

BETSY. J'en ai par-dessus la tête de votre Coco.

LA JEUNE PRINCESSE. Je suis étonnée de ne l'avoir pas trouvé chez toi ; ordinairement il est d'une exactitude...

BETSY. Oh ! Il viendra...

LA JEUNE PRINCESSE. Lorsque je le vois à côté de toi, il me semble toujours qu'il va te faire une proposition sans crier gare.

BETSY. Oui, il faudra sans doute en passer par là... C'est si ennuyeux !

LA JEUNE PRINCESSE. Pauvre Coco, il est bien amoureux !

BETSY. Prenez garde, les gens... (La jeune princesse s'assied sur un petit divan tout en continuant à parler à voix basse ; Grigori lui met des bottines fourrées)

LA JEUNE PRINCESSE. Donc, à ce soir...

BETSY. Je ferai tout mon possible.

LA PRINCESSE MERE. Vous direz à Monsieur votre père que je ne crois pas, mais que je viendrai quand même pour voir son nouveau médium... Je le prie de me faire savoir quand il aura une séance... Au revoir, ma toute belle !... (Elle l'embrasse et sort suivie de sa fille. Betsy remonte l'escalier)

SCENE III

Les deux valets, Féodor Ivanitch et Grigori.

GRIGORI. Je n'aime pas chausser les vieilles femmes ; elles ne peuvent pas se ployer, leur ventre les empêche de voir... elles fourrent toujours le pied à côté... Mais quand c'est une jeune, cela fait plaisir de toucher le petit pied...

LE DEUXIEME VALET. Voyez-vous comme il fait le difficile !...

LE PREMIER VALET. Nous autres, domestiques, nous n'avons pas à choisir...

GRIGORI. Pourquoi pas ? Est-ce que nous ne sommes pas des hommes ? Ce sont les barines qui font cette différence. Pendant qu'elles se faisaient des confidences, elles m'ont regardé et aussitôt : « Les gens ! ». A dîner, c'est la même chose ; toujours « les gens ! ». Vous dites qu'il y a une différence entre eux et nous ? Il n'y en a pas...

LE PREMIER VALET. Une grande différence pour celui qui sait comprendre...

GRIGORI. Et moi, je ne vois aucune différence... Aujourd'hui je suis un valet et demain je vivrai mieux qu'eux... N'avez-vous pas vu des princesses épouser des valets ? Oui ! En attendant, je vais en griller une. (Il sort)

SCENE IV

Les mêmes, moins Grigori.

LE DEUXIEME VALET. Il est bien hardi, ce jeune homme.

FEODOR IVANITCH. Un écervelé, incapable pour le service ; il était auparavant employé par le régisseur et j'ai déconseillé de le prendre mais il plaît beaucoup à Madame. Il présente bien comme valet de pied.

LE PREMIER VALET. Moi, je voudrais le passer à mon comte ; il l'aurait vite mis à la raison. Ah ! Il n'aime pas les gens à embarras ; un valet doit savoir garder sa place et se montrer digne de sa profession... Cette fierté n'est pas de mise.

SCENE V

Les mêmes et Pétritcheff (Il descend à la hâte et sort une cigarette)

PETRITCHEFF. (Il réfléchit) Oui, oui, mon premier est po... pomme de terre... mon tout... oui, oui. (Entre Coco Klingen, en pince-nez, qui se heurte contre lui) Ah ! Coco... popo... D'où viens-tu ?

COCO. De chez les Tcherbakoff. Et toi, toujours occupé de tes charades ?

PETRITCHEFF. Non, écoute cette charade : mon premier est kin, mon second est ka et mon tout chasse les veaux.

COCO. Je ne sais... Je ne sais pas et je n'ai pas le temps...

PETRITCHEFF. Où dois-tu aller ? ...

COCO. Où ? Chez les Ivine, pour la répétition du chœur ; après chez les Choubine ; ensuite la répétition de la charade... Tu en es aussi ?

PETRITCHEFF. Je n'ai garde d'y manquer... Je serai à la répétition et à la papotition. J'ai eu le rôle du sauvage, et maintenant, je dois être le sauvage et le général.

COCO. Et la séance d'hier au soir ?

PETRITCHEFF. Nous nous sommes tenus les côtes ; il y avait là un moujik, et tout le monde était dans l'obscurité. Wovo piaulait comme un bébé, le professeur expliquait, et Marie Wassiliévna... Tu connais cette grosse dame ? ... commentait tout ce qu'elle voyait... Ah ! Nous avons ri, nous t'avons regretté...

COCO. Moi, j'ai peur, mon cher... Toi, tu sais te tirer d'affaire par des plaisanteries, mais moi, dès que je hasarde un mot, j'ai le sentiment qu'on le prendra pour une proposition. Et cela ne m'arrange pas du tout, du tout... Mais du tout, du tout...

PETRITCHEFF. Alors, fais une proposition sans verbe, et on te laissera tranquille... Viens avec moi chez Wovo, et ensuite nous irons ensemble à la papotition.

COCO. Je ne comprends pas quel plaisir tu peux trouver dans la société de cet imbécile ! Ca, c'est un véritable imbécile... un nigaud...

PETRITCHEFF. Moi, je l'aime, j'aime Wovo ! Tu sais, je l'aime « d'un amour étrange » et quarante mille frères ne pourraient l'aimer autant ! (Il entre chez Wassili Léonidovitch)

SCENE VI

Les deux valets, Féodor Ivanitch, Coco et Betsy. (Elle reconduit une dame. Coco s'incline profondément)

BETSY. (Elle serre la main de Coco sans le regarder. A la dame.) Vous ne le connaissez pas ?

LA DAME. Non...

BETSY. Baron Klingen... Pourquoi n'êtes-vous pas venu hier ?

COCO. Cela m'a été impossible... J'aurai été trop en retard...

BETSY. Vous avez beaucoup perdu... C'était très intéressant. (Elle rit) Vous avez manqué des manifestations extraordinaires !... Et notre charade... avance-t-elle ?

COCO. Oh ! Oui, mademoiselle... Les vers pour mon second sont prêts ; c'est Nick qui les a tournés, moi j'ai composé la musique...

BETSY. Oh ! Vite, chantez-moi cela ?

COCO. Comment, comme ça, tout de suite ?... Enfin... puisque vous le voulez. « Le chevalier chante à Strelle ». (Il chante)

« Quelle belle tourelle !

« C'est un palais pour elle,

« Strelle, Strelle, Strelle. »

LA DAME. C'est mon second ! Quel est mon premier ?

COCO. Mon premier, c'est Mène, le nom d'une sauvage.

BETSY. Mène, voyez-vous, est une sauvage qui veut dévorer l'objet de son amour. (Elle rit)

Mène se promène et cherche son amoureux en chantant :

« Ah ! Quel grand appétit !... »

COCO. (Il reprend) « Où est mon cher petit ? »

BETSY. « Il faut que je le mange,

« Au persil, je l'arrange.

COCO. « Où donc est ce pauvre ange ?

« Je ne le trouve pas...

BETSY. « Pour hâter son trépas...

COCO. « Mais je vois un radeau...

BETSY. « Il arrive sur l'eau

« Portant deux généraux.

COCO. « Nous sommes des amis,
« Chasseurs ayant permis
« Pour tous les coins du monde
« Où la chasse est féco-o-onde ! »
Puis le refrain reprend :
« Nous sommes des amis
« Chasseurs ayant permis... »

LA DAME. Charmant... Charmant !

BETSY. Admirez surtout comme c'est bête.

COCO. Mais c'est ce qui en fait le charme...

LA DAME. Et qui représente Mène ?

BETSY. C'est moi ; j'ai même commandé pour cela un costume, mais maman ne le trouve pas convenable, et je vous assure pourtant qu'il n'est pas plus décolleté qu'une robe de bal. (A Féodor Ivanitch) Est-ce que l'homme de chez Bourdier est encore ici ?

FEODOR IVANITCH. Je l'ai envoyé à la cuisine.

BETSY. (A la dame) Mais je ne veux plus rien vous dire, je ne veux pas gâter votre surprise...

LA DAME. Au revoir, ma chère ! (Elle prend congé et sort)

BETSY. (A Coco) Venez auprès de maman. (Betsy et Coco montent)

SCENE VII

Féodor Ivanitch, les deux valets et Jacoff (Il sort de l'office et portant un plateau chargé de thé et de toutes sortes de biscuits ; il traverse l'antichambre tout essoufflé)

JACOFF. (Aux valets) Bonjour, messieurs ; bonjour, messieurs. (Les valets saluent et à Féodor Ivanitch) Vous ferez bien de dire à Grigori de venir me donner un coup de main, je suis moulu rien que d'avoir préparé le buffet. (Il sort)

SCENE VIII

Les mêmes moins Jacoff.

LE PREMIER VALET. En voilà un qui n'est pas paresseux !...

FEODOR IVANITCH. Un excellent garçon ; mais il ne plaît pas à Madame : elle dit qu'il n'est pas présentable ; et puis hier on a raconté que c'est lui qui a laissé entrer les moujiks à la cuisine ; je crains qu'on lui règle son compte.

LE DEUXIEME VALET. Quels moujiks ?

FEODOR IVANITCH. Des moujiks sont venus du village de Koursk pour acheter des terrains. C'était la nuit ; puis ce sont des pays : on les a laissés entrer à la cuisine. Malheureusement, il y avait un liseur de pensées, et tout le monde est venu à la cuisine chercher un objet... Madame a vu les moujiks et comme elle a, toujours peur de la contagion, elle a grondé, elle s'est mise en colère...

SCENE IX

Les mêmes et Grigori

FEODOR IVANITCH. (A Grigori) Allez Grigori donner un coup de main à Jacoff... Je resterai seul ici... Mais Jacoff ne peut en venir à bout tout seul...

GRIGORI. Il est maladroit : voilà pourquoi il ne s'en tire pas... (Il sort)

SCENE X

Les mêmes moins Grigori.

LE PREMIER VALET. Qu'est-ce que c'est que cette nouvelle monde de la contagion ? Vos maîtres aussi en ont peur ?

FEODOR IVANITCH. Une peur mortelle ! Toute la journée on ne fait que fumiger, laver et asperger.

LE PREMIER VALET. C'est pour cela qu'il y a une mauvaise odeur ici ? (Avec animation) A quoi est-ce que cela ressemble, je vous le demande ?... Chez la sœur de notre barine, la princesse Mossoloff, sa petite fille est morte. Eh bien, ni le père, ni la mère ne sont entrés près d'elle pour lui faire leurs adieux. La petite pleurait et les appelait, ils ne sont pas allés... Le médecin avait trouvé une contagion !... Et pourtant la femme de chambre et la garde qui l'ont soigné tout le temps n'ont rien eu.

SCENE XI

Les mêmes, Wassili Léonidovitch et Pétritcheff. Ils fument la cigarette.

PETRITCHEFF. Monte avec moi, je veux seulement engager Coco-popo à venir avec nous.

WASSILI LEONIDOVITCH. Ton coco est un imbécile, je t'avouerai que je le déteste, un vrai frotteur ! Il n'a aucune occupation et ne sait qu'aller de maison en maison. Hein ?

PETRITCHEFF. Attends-moi ici, il faut pourtant que j'aille prendre congé.

WASSILI LEONIDOVITCH. Bon, j'irai, en attendant, voir mes chiens dans la chambre des cochers. Il y en a un qui est si méchant, à ce qu'il paraît, que le cocher raconte qu'il l'a à moitié dévoré. Hein ?

PETRITCHEFF. Qui a été dévoré ? Le cocher a dévoré le chien ?

WASSILI LEONIDOVITCH. Toujours tes coq-à-l'âne ! (Il met son pardessus et sort. Pétritcheff monte.)

SCENE XII

Les deux valets, Féodor Ivanitch et Jacoff. (Il traverse les planches au commencement et à la fin de la scène)

FEODOR IVANITCH. (A Jacoff) Qu'est-ce qu'il y a encore ?

JACOFF. Il n'y a plus de tartines. (Il sort)

LE DEUXIEME VALET. Et chez nous, le tout petit barine est tombé malade ; on l'a aussitôt transporté à l'hôtel avec sa nianda et il est mort sans avoir revu sa mère.

LE PREMIER VALET. Il me semble, cependant, qu'on n'échappe pas à la volonté de Dieu !

FEODOR IVANITCH. C'est aussi mon idée. (Jacoff remonte en courant et portant des tartines)

LE PREMIER VALET. Enfin, lorsqu'on a peur comme ça, il faudrait rester enfermé entre les quatre murs, comme dans une prison, et ne plus sortir...

SCENE XIII

Les mêmes, Tania et plus tard, Jacoff.

TANIA. (Elle salue les valets) Bonjour, messieurs. (Les valets saluent)

TANIA. Féodor Ivanitch, j'ai deux mots à vous dire.

FEODOR IVANITCH. Qu'est-ce qu'il y a encore ?

TANIA. Les moujiks sont de nouveau venus.

FEODOR IVANITCH. Qu'est-ce qu'ils veulent encore ? J'ai remis l'acte à Sémion.

TANIA. Oh ! L'acte, ils l'ont déjà et je ne peux pas assez vous remercier pour eux... Seulement, ils demandent qu'on reçoive l'argent qu'ils doivent remettre.

FEODOR IVANITCH. Mais où sont-ils ?

TANIA. Ils sont dehors devant le perron.

FEODOR IVANITCH. Bon, je préviendrai le barine...

TANIA. Mais j'ai encore quelque chose à vous demander, Féodor Ivanitch... Je voudrais obtenir la permission de retourner au village... (Jacoff entre en courant)

FEODOR IVANITCH. (A Jacoff) Qu'est-ce que tu veux ?

JACOFF. Encore un samovar et des oranges...

FEODOR IVANITCH. Demande à l'économe. (Jacoff sort en courant)

FEODOR IVANITCH. Pourquoi veux-tu nous quitter ?

TANIA. Que voulez-vous ? Je ne peux plus rester...

JACOFF. (Il entre en courant) Il n'y a pas assez d'oranges.

FEODOR IVANITCH. Sers ce qu'il y a... (Jacoff sort en courant. A Tania) Tu as mal choisi ton moment... Tu vois quel tra la la aujourd'hui ?

TANIA. Mais vous savez bien que le tra la la ne finit jamais ici... Puisque vous êtes si bon pour moi, faites comme si vous étiez mon père, choisissez votre moment, et parlez à la barinia ; sans quoi, elle peut se fâcher et refuser de me rendre mon passeport. Je ne peux plus rester ici.

FEODOR IVANITCH. Mais pourquoi es-tu si pressée de nous quitter ?

TANIA. Mais, Féodor Ivanitch, tout est décidé maintenant ; j'irai chez ma marraine pour tout préparer pour mon mariage... Une fois mon trousseau cousu, la noce ! Je vous en prie, cher Féodor Ivanitch, occupez-vous de moi !

FEODOR IVANITCH. Bon, mais va, va... ce n'est pas l'endroit ici pour parler de ça... (Un vieux barine descend et sort sans mot dire suivi du second valet. Tania sort)

SCENE XIV

Féodor Ivanitch, le premier valet et Jacoff. (Il entre)

JACOFF. Voilà qu'elle menace de me congédier. Il paraît que je casse tout, que j'ai oublié le dîner de Fifka et que j'ai désobéi en laissant entrer les moujiks à la cuisine ! N'est-ce pas une injustice, Féodor Ivanitch ? Vous savez vous-même que je ne suis pour rien dans toute cette affaire ? Tania m'a dit de laisser entrer les moujiks à la cuisine et je ne savais même pas que c'était défendu.

FEODOR IVANITCH. C'est Madame qui vient de te parler ?

JACOFF. A l'instant ! Intercédez pour moi, Féodor Ivanitch ! J'ai à peine remis sur pied ma femme et mes enfants au village et, si je perds ma place, est-ce que je sais quand j'en trouverai une autre. Rendez-moi ce service, Féodor Ivanitch ! (Il sort)

SCENE XV

Féodor Ivanitch, le premier valet, Anna Pavlovna. (Elle reconduit la vieille comtesse aux faux cheveux et aux fausses dents. Le premier valet habille la comtesse)

ANNA PAVLOVNA. Je suis très touchée, j'irai certainement...

LA COMTESSE. Si ce n'était l'état de ma santé, je viendrais beaucoup plus souvent chez vous.

ANNA PAVLOVNA. Je vous engage beaucoup à prendre mon médecin ; il est rude, mais personne ne s'entend comme lui à calmer les nerfs ; il explique tout si clairement ;..

LA COMTESSE. C'est que je suis déjà habituée au mien.

ANNA PAVLOVNA. Soyez prudente...

LA COMTESSE. Merci, mille fois, merci...

SCENE XVI

Les mêmes et Grigori. (Il entre en coup de vent de l'office, les cheveux en désordre, ému. Derrière lui, on aperçoit Sémion)

SEMION. Je t'apprendrai à l'ennuyer de tes propositions...

GRIGORI. Et moi, je t'apprendrai, canaille, à te conduire mieux... Le misérable ! Lever la main sur moi !

ANNA PAVLOVNA. Qu'est-ce que tout cela signifie ? Etes-vous dans un cabaret ?

GRIGORI. Je ne resterai pas ici avec ce grossier moujik.

ANNA PAVLOVNA. (Contrariée) Vous devenez fou ? Ne voyez-vous pas que vous n'êtes pas seul ? (A la comtesse) Merci, mille fois, merci, à mardi. (La comtesse et le premier valet sortent)

SCENE XVII

Féodor Ivanitch, Anna Pavlovna, Grigori et Sémion

ANNA PAVLOVNA. (A Grigori) Qu'est-ce qui vous prend ?

GRIGORI. Je suis un domestique, mais j'ai ma fierté, et je ne permettrai jamais à un simple moujik de me bousculer...

ANNA PAVLOVNA. Je veux savoir ce qui s'est passé ?

GRIGORI. Il y a que Sémion a la tête tournée parce qu'il a été admis dans la société des maîtres... Il croit que tout lui est permis même de battre les autres.

ANNA PAVLOVNA. Mais quand cela, et à quel propos ?

GRIGORI. Qui peut deviner d'où lui viennent ses lubies ?

ANNA PAVLOVNA. (A Sémion) Que s'est-il passé ?

SEMION. Pourquoi la poursuit-il ?

ANNA PAVLOVNA. Parle, je veux tout savoir.

SEMION. (Il sourit) Mais Grigori prend toujours Tania, la femme de chambre, par la taille : elle n'aime pas ça, et moi je l'ai poussé de côté un petit peu...

GRIGORI. Poussé un petit peu !... Il m'a à moitié cassé les côtes, il a déchiré mon habit, puis il a crié : « J'ai encore ma force d'hier » et il m'a presque étranglé.

ANNA PAVLOVNA. (A Sémion) Tu te permets de troubler la tranquillité de ma maison ?

FEODOR IVANITCH. Permettez-moi, madame, de vous dire respectueusement que Sémion aime Tania, et qu'ils sont maintenant fiancés... et Grigori ne se conduit pas délicatement... et c'est pour cela que Sémion s'est fâché.

GRIGORI. Ce n'est pas pour ça, c'est parce que j'ai découvert toutes leurs supercheries.

ANNA PAVLOVNA. Quelles supercheries ?

GRIGORI. Mais hier, pendant la séance, ce n'est pas Sémion qui a fait toutes les manifestations, c'est Tania, je l'ai vue sortir de dessous le divan...

ANNA PAVLOVNA. Comment ? Elle était sous le divan ?

GRIGORI. Je peux l'attester sur l'honneur, elle a apporté le papier et l'a lancé sur la table ; sans elle, le maître n'aurait pas signé l'acte, et les moujiks n'auraient pas eu la terre.

ANNA PAVLOVNA. Vous l'avez vu ?

GRIGORI. De mes propres yeux vu. Madame veut-elle que j'appelle Tania ? Elle l'avouera elle-même.

ANNA PAVLOVNA. Appelez-la. (Grigori sort)

SCENE XVIII

Les mêmes, moins Grigori, dans les coulisses, on entend du bruit et la voix du suisse : « Non, non, vous n'entrerez pas ». Le suisse entre, mais les trois moujiks se forcent un passage et passent devant lui ; le deuxième moujik vient en premier, le troisième trébuche, tombe et porte la main à son nez.

LE SUISSE. Vous n'entrerez pas, allez-vous-en.

LE DEUXIEME MOUJIK. Nous ne venons pas pour faire du mal, nous venons apporter de l'argent ...

LE PREMIER MOUJIK. Effectivement... Maintenant que le barine a signé, l'affaire est terminée et nous venons seulement pour remettre l'argent avec toute notre reconnaissance.

ANNA PAVLOVNA. Ne soyez pas si pressé de remercier ; la supercherie est découverte... Les terrains ne sont pas vendus. Léonide ! Léonide ! Appelez Monsieur. (Le suisse sort)

SCENE XIX

Les mêmes et Léonide Féodorovitch. Il entre, mais apercevant Anna Pavlovna et les moujiks, il veut se retirer.

ANNA PAVLOVNA. Non, non, restez... Je vous ai dit, et tous les autres vous l'ont répété, qu'il ne faut pas vendre le terrain à crédit, et vous vous laissez duper comme un imbécile.

LEONIDE FEODOROVITCH. Qui est-ce qui m'a dupé ?

ANNA PAVLOVNA. N'avez-vous pas honte ? Vous avez déjà des cheveux blancs et l'on se joue de vous comme d'un gamin. Vous refusez trois cents roubles à votre fils pour lui permettre d'améliorer sa situation sociale, et vous vous laissez duper pour des milliers de roubles.

LEONIDE FEODOROVITCH. Mais, chère Annette, calme-toi, je t'en prie...

LE PREMIER MOUJIK. Nous sommes venus seulement pour remettre l'argent...

LE TROISIEME MOUJIK. (Il sort l'argent) Pour l'amour du Christ, prenez l'argent et laissez-nous partir.

ANNA PAVLOVNA. Vous avez le temps, vous avez le temps...

SCENE XX

Les mêmes, Grigori et Tania.

ANNA PAVLOVNA. (A Tania, d'une voix courroucée) Hier soir, pendant la séance, tu étais cachée dans le petit salon ? (Tania pousse des soupirs et regarde Léonide Féodorovitch et Sémion).

GRIGORI. A quoi bon nier, puisque je t'ai vue ?

ANNA PAVLOVNA. C'est donc vrai ? Avoue, avoue tout, je ne te ferai rien. (Elle indique Léonide Féodorovitch) Je veux seulement dessiller les yeux de ton barine... C'est toi qui as jeté l'acte des moujiks sur la table ?

TANIA. Je ne sais que vous répondre, Madame ; je veux seulement vous demander de me permettre de retourner au village.

ANNA PAVLOVNA. (A Léonide Féodorovitch) Vous voyez, vous êtes la dupe de ces gens.

SCENE XXI

Les mêmes et Betsy. Elle reste inaperçue jusqu'à la fin de la scène.

TANIA. Laissez-moi partir, Anna Pavlovna.

ANNA PAVLOVNA. Non, ma chère, tu nous as fait tort de plusieurs milliers de roubles, tu nous as fait céder un terrain qu'on ne devait pas vendre.

TANIA. Permettez-moi de retourner au village.

ANNA PAVLOVNA. Tu vas d'abord répondre de tes méfaits ; c'est de l'escroquerie, ni plus ni moins, et je vais aujourd'hui faire porter plainte au juge de paix.

BETSY. (Elle s'avance vers sa mère) Laissez partir Tania, maman, car, si vous voulez porter plainte contre elle, portez plainte aussi contre moi ; j'étais de connivence avec elle...

ANNA PAVLOVNA. Ah ! Du moment que tu t'en es mêlée, en effet, c'est complet !...

SCENE XXII

Les mêmes et le professeur.

LE PROFESSEUR. Bonjour, Anna Pavlovna ; bonjour, mademoiselle Betsy... Je vous apporte, Léonide Féodorovitch, le compte rendu du treizième congrès des spiritualistes de Chicago. Le discours de Schmidt est très, très fort !

LEONIDE FEODOROVITCH. Ah ! C'est très intéressant !

ANNA PAVLOVNA. Et moi, je vous raconterai quelque chose de plus intéressant : c'est que vous et mon mari vous avez été menés par le bout du nez par cette vilaine fille. Betsy prend tout sur elle, mais ce n'est que pour me faire enrager ; en réalité, vous avez été berné par cette fille qui ne sait ni lire ni écrire, et vous, vous prenez ces supercheries au grand sérieux ! Il n'y a pas eu de manifestations médiumniques hier, c'est elle (Elle désigne Tania) qui a tout fait.

LE PROFESSEUR. (Il enlève son manteau) Comment donc ?

ANNA PAVLOVNA. C'est elle qui a joué de la guitare dans l'obscurité, c'est elle qui a donné des coups sur la tête de mon mari et toutes les autres impostures que vous prenez pour de l'argent comptant.

LE PROFESSEUR. (Il sourit) Qu'est-ce que cela prouve ?

ANNA PAVLOVNA. Cela prouve que votre médiumisme est une absurdité... Voilà ce que cela prouve.

LE PROFESSEUR. Parce que cette jeune fille a voulu nous tromper, le médiumisme serait une absurdité ? (Il sourit) Etrange conclusion ! Peut-être cette jeune fille a-t-elle eu véritablement l'intention de nous induire en erreur... Cela se voit souvent... Peut-être même s'est-elle permis quelques mauvaise plaisanteries, il n'en est pas moins avéré que ce qu'elle a fait, c'est elle qui l'a fait, et ce qui était la manifestation de l'énergie médiumnique était la manifestation de l'énergie médiumnique... Il est plus que probable... Il est même certain que

ce qu'a fait cette jeune fille a provoqué, sollicité, pour ainsi dire, la manifestation de l'énergie médiumnique et lui a donné une force déterminée.

ANNA PAVLOVNA. Une nouvelle conférence !

LE PROFESSEUR. (Sévèrement) Vous dites, Anna Pavlovna, que cette jeune fille, et peut-être même cette chère mademoiselle, ont comploté pour rire à nos dépens... Mais la lumière que nous avons tous vue, et l'abaissement de la température dans le premier cas, et son élévation dans le second, et la vibration de Grossman !... Est-ce aussi l'œuvre de cette jeune fille ?... Et pourtant ce sont des faits, des f-a-i-t-s, Anna Pavlovna. Non, madame, il y a des choses qu'il faut étudier à fond et bien saisir pour pouvoir en parler... Des choses très sérieuses, trop sérieuses...

ANNA PAVLOVNA. Vous vous prenez sans doute pour un homme intelligents ?... Vous êtes un sot !

LEONIDE FEODOROVITCH. Alors, je m'en vais. Venez chez moi, Alexis Wladimirovitch. (Il sort pour entrer dans sa chambre)

LE PROFESSEUR. (Il hausse les épaules et suit le maître de la maison) Oui, nous sommes encore bien en arrière en Russie !

SCENE XXIII

Anna Pavlovna, les trois moujiks, Féodor Ivanitch, Tania, Betsy, Grigori, Sémion et Jacoff. Il entre.

ANNA PAVLOVNA. (A Léonide Féodorovitch qui sort) On s'est moqué de lui comme d'un imbécile, et il n'y voit que du feu. (A Jacoff) Que fais-tu ici ?

JACOFF. Je voulais demander à Madame combien je dois mettre de couverts ?

ANNA PAVLOVNA. Combien de couverts ?... Retirez-lui immédiatement l'argenterie, Féodor Ivanitch, et mettez-le tout de suite à la porte ! C'est lui qui est cause de tout le mal. Cet homme me conduira au tombeau. Hier il a laissé mourir de faim ma pauvre Fifi, qui ne lui a jamais rien fait... Ce n'est pas tout : il a conduit les moujiks contaminés à la cuisine et les voilà de nouveau ici... Il est cause de tout le mal... Hors d'ici, tout de suite, réglez-lui son compte. (A Sémion) Et si tu te permets encore une fois de faire du tapage dans ma maison, vilain moujik, tu me le paieras cher...

LE DEUXIEME MOUJIK. Puisqu'il est un vilain moujik, pourquoi le gardez-vous ? Réglez-lui aussi son compte.

ANNA PAVLOVNA. (Elle regarde les moujiks et aperçoit le nez ensanglanté du troisième moujik) Regardez, regardez, il a le nez plein de boutons, il est malade, c'est un réservoir de contagion ! Mais j'ai défendu hier de les laisser entrer et les voilà de nouveau ! Chassez-les, chassez-les !

FEODOR IVANITCH. Madame m'ordonne-t-elle de recevoir l'argent ?

ANNA PAVLOVNA. L'argent ? Prenez-le, mais faites sortir ces hommes, surtout celui-là : il est tout pourri...

LE TROISIEME MOUJIK. Pourquoi, petite mère, me fais-tu cette insulte ? Demande à ma vieille si je suis pourri ? Je suis propre comme du verre...

ANNA PAVLOVNA. Il ose encore me tenir tête ? Chassez-les... Chassez-les !... Ils sont tous contre moi, je n'y peux plus tenir... Le médecin... Le médecin, qu'on amène le médecin !... (Elle sort en courant et en sanglotant. Jacoff et Grigori sortent)

SCENE XXIV

Les mêmes, moins Anna Pavlovna, Jacoff et Grigori.

TANIA. (A Betsy) Oh ! Mademoiselle, chère mademoiselle, que vais-je devenir maintenant ?

BETSY. Ne crains rien ; pars avec tes pays... Moi, j'arrangerai tout... (Elle sort)

SCENE XXV

Féodor Ivanitch, les trois moujiks, Tania et le suisse.

LE PREMIER MOUJIK. Eh bien, l'honoré monsieur, veux-tu que je te remette l'argent ?

LE DEUXIEME MOUJIK. Nous sommes pressés de partir.

LE TROISIEME MOUJIK. (Il se dandine l'argent à la main) Si j'avions su ce qui nous attendait, je serions pas venu ; des histoires comme ça vous sèchent le sang plus vite que la fièvre.

FEODOR IVANITCH. (Au suisse) Conduis-les dans ma chambre ; il y a là tout ce qu'il faut pour compter, et je recevrai l'argent... Allez, allez...

LE SUISSE. Venez, venez...

FEODOR IVANITCH. Mais remerciez Tania ; sans elle, vous n'auriez pas eu les terrains.

LE PREMIER MOUJIK. Effectivement, comme elle l'a projeté, elle l'a fait...

LE TROISIEME MOUJIK. Elle nous a sauvé la vie ! Sans cela.. Voyez-vous, la terre était si petite que non seulement une vache, mais une poule ne pouvait s'y tourner ! Adieu, ma belle ! Quand tu viendras au village, viens manger du miel chez moi...

LE DEUXIEME MOUJIK. Dès que je serai de retour, je ferai les préparatifs pour la noce, et je brasserais de la bière. Viens dès que tu pourras.

TANIA. J'irai, j'irai ! (Elle glapit) Quel bonheur, Sémion ! (Les moujiks sortent)

SCENE XXVI

Féodor Ivanitch, Tania et Sémion.

FEODOR IVANITCH. Quand tu seras mariée, Tania, j'irai chez toi en visite. Me recevras-tu ?

TANIA. Oh ! Cher et bon Féodor Ivanitch, je vous recevrai comme un père ! (Elle l'embrasse)

RIDEAU.